

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 56 - SAMEDI, 9 MARS 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME FELIX FAURE, FEMME DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 MARS 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Poésie : Le pain, par Charles Hue.—A travers le Canada : La Baie des Chaleurs, par Raoul Renaud.—M. l'abbé Deguire (avec portrait).—La fleur de petit Pierre, par Jean Nihulus.—La déroute (avec gravure), par Jean des Erables.—Les premiers secours aux petits accidents des ouvriers (avec gravures), par A. R.—Un bon tour joué à un débitant d'alcool.—Pour les dames, par Albane.—Le naufrage de "l'Elbe".—Révolution musicale.—Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants.—Jeux et récréations.—Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portrait de Mme Félix Faure, femme du président de la République française.—La catastrophe de l'Elbe (double page).—Portrait de M. l'abbé Deguire.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



N demandait un jour à Mme de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir :

—Non, dit-elle, il ressemble trop au passé.

Le sentiment exprimé par la spirituelle marquise est assez rare, et elle eût été bien étonnée si l'avenir, déchirant son voile, lui avait fait voir son arrière petit-fils, le marquis de Rochefort-Lucay, à la tête des anarchistes, en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-quinze.

Si impossible qu'il soit et qu'il ait toujours été de le connaître, l'avenir a toujours préoccupé et préoccupe encore les hommes à tel point que les devins ont tenu une place importante dans l'histoire des peuples.

De nos jours encore ils pullulent dans les régions brûlées du soleil, comme dans les glaces de pays polaires et, sans sortir de notre pays, nous en trouvons dans les prairies du Nord-Ouest et dans les vastes territoires peu connus qui avoisinent la baie d'Hudson.

* * Dernièrement, j'ai rencontré deux vieux

chasseurs qui ont passé presque toute leur vie parmi les sauvages de la terre de Rupert, et j'ai constaté que ces hommes, possédant pourtant une certaine instruction, étaient enclins à croire au pouvoir mystérieux des sorciers ou *medecine-men*, des pays de chasse qu'ils habitent.

—Comment voulez-vous ne pas ajouter foi à leurs révélations, quand nous les voyons confirmer par les faits, me disait l'un d'eux, et je vous assure que ce ne sont pas les exemples qui manquent

Tenez, il y a deux ans, alors que j'avais la garde du poste du lac—un nom impossible que je ne me rappelle pas, mais que l'explorateur Low, d'Ottawa, a touché lors de son dernier voyage dans les territoires de l'Est—une partie de mes hommes étaient partis au commencement de l'été pour se rendre à la baie Hamilton, où ils devaient trouver le navire qui, tous les ans, apporte de quoi ravitailler les postes de la compagnie. Le voyage, aller et retour, devait durer environ six semaines, mais le bateau étant en retard, ils durent attendre son arrivée assez longtemps. Le terme ordinaire étant passé, un autre contingent de sauvages prit la route du nord pour aller chercher des provisions au poste principal de la baie d'Hudson, mais ceux qui étaient restés, les femmes et les vieillards surtout, étaient très inquiets, et décidèrent enfin de consulter le sorcier de la tribu.

Celui-ci, vieille canaille fieffée, mais fort redouté à cause de ses connaissances en science occulte, consentit à faire l'opération demandée.

Vous avez la nombre de récits de missionnaires au sujet des pratiques en usage chez les *medecine men* et point n'est besoin de les décrire de nouveau.

Après s'être enfermé dans sa tente et y avoir mené un sabbat d'enfer, il sortit le lendemain et annonça que les voyageurs reviendraient dans deux jours, mais qu'ils étaient commandés par un nouveau chef, un blanc, sans cheveux sur la tête, mais qui les avaient tous en bas de la figure.

Deux jours après, en effet, on vit arriver les sauvages avec un nouvel employé, un grand Ecossais très chauve et portant une très grande barbe.

Comment le sorcier avait-il deviné aussi juste, c'est ce que personne ne peut dire, puisque tout le monde ignorait qu'un nouveau chef de poste nous arrivait.

Le vieux chasseur me cita plusieurs autres exemples très sérieux, disait-il, et qui prouveraient que les sorciers ont le bonheur de tomber d'accord avec la vérité.

—Cependant, objectai-je, ils doivent se tromper souvent.

—Oui et non, car ils font généralement des réponses tellement entortillées et vagues que l'on peut y trouver tout ce que l'on veut.

C'est cela, c'est la vieille méthode des sybilles, des augures et magiciens d'autrefois. La forme change un peu, le fond reste le même.

Autrefois au moyen âge et même dans les temps modernes jusque dans notre siècle, on brûlait les sorciers et c'était un excellent moyen de se débarrasser des gens qui en gênaient d'autres.

Et cependant, comme le dit très bien de Ségur, "jadis on envoyait au supplice des sorciers qui, s'ils l'avaient été, ne se seraient certainement pas laissé griller."

Il y a vingt ans, le 4 avril 1874, au Mexique, l'alcade de Jacobo, nommé Castillo, a arrêté, jugé et fait brûler vifs Jose-Maria Bonilla et sa femme Diego, comme sorciers, après avoir acquis la conviction, dit-il dans son rapport au préfet, qu'ils avaient jeté un sort sur un certain Silvestre Zacharias.

Le même Alcade fit encore brûler, peu de

temps après une vieille femme et son fils, sous la même accusation de sorcellerie, tant et si bien que le gouvernement se décida à coffrer cette brute par trop exaltée.

* * * Se tuer à vingt-deux ans !

Un jeune homme de Montréal possédant un certain avoir, ou plutôt fils d'une femme riche, ayant tout ce qu'il faut pour se créer une position, intelligent et bien portant, vient de s'envoyer une balle dans la tête—et les journaux ont annoncé ce crime en disant qu'on ignorait complètement—quelle raison avait pu le motiver.

Cependant tous donnaient des renseignements sur la mère de ce malheureux, une femme dont le nom n'était que trop connu, dont le passé n'est ignoré de personne et qui a acquis d'une manière anormale la fortune dont elle jouit, et les honnêtes gens pauvres se demandaient parfois comment il se faisait que le bien mal acquis puisse ainsi profiter, sans que le châtement n'arrive un jour.

Le châtement est arrivé, terrible, inexorable, à l'heure fixée par un arrêt suprême.

La mère qui dans sa vie désordonnée n'avait peut être conservé qu'un sentiment pur, l'amour de son fils—car une mère aime toujours son enfant—qui rêvait sans doute pour lui un avenir brillant et une réputation sans tache, la mère a été frappé dans ce qu'elle avait de plus cher, dans le rêve qu'elle avait fait de la réhabilitation de son nom par son fils, et c'est un cadavre qu'on est venu lui rapporter un soir, au lieu du beau jeune homme plein de force et de vie qu'elle s'attendait à voir revenir d'un voyage de plaisir.

On ignore la cause de ce suicide, c'est vrai, mais il se peut aussi que le fils devenu grand, comprenant et apprenant le passé de celle qui lui avait donné le jour, ait été tout à coup frappé de la situation qui lui était faite dans la vie et qu'il n'ait pas eu la force de supporter le terrible coup.

Quel enseignement !

* * * Comme on parle toujours un peu d'élections, en quelque temps que ce soit, dans notre bon pays, où l'on n'a à peu près que cela pour se distraire, puisque l'amusement de la guerre nous fait défaut, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne seront peut être pas fâchés de savoir comment se faisait une élection municipale en l'an 79 avant Jésus-Christ.

Nos renseignements sont précis, car on a retrouvé une foule de documents relatifs à la dernière élection qui a eu lieu à Pompéï, avant la catastrophe qui a détruit cette ville.

A cette époque lointaine on avait déjà reconnu que ce n'était pas la grève des candidats qu'il fallait craindre, mais bien les ambitions qui aspiraient ardemment au succès et qui ne reculaient devant aucun moyen pour l'assurer.

Les Romains avaient des lois au sujet de la corruption électorale et civique. Les nôtres et même la loi Stephens toute récente qu'elle puisse paraître, ne sont donc pas nouvelles.

Par la loi *Julia*, il était interdit au candidat, durant les deux années qui précédaient l'élection, de distribuer des dons de quelque nature qu'ils fussent être, de donner des festins, et même de réunir à sa table plus de neuf convives, nombre habituel à Pompeï, d'un repas privé. Si le candidat ou même un de ses "clients"—(ce que nous appelons "agent" au Canada)—enfrenait ces prescriptions, il s'exposait à une action populaire et une amende de 5,000 sesterces (\$200.00 de notre monnaie).

Est-il besoin de dire que ces lois salutaires restaient inefficaces.

Les corporations jouaient un grand rôle dans une élection et nous voyons qu'elles étaient parfaitement organisées, tout aussi bien que celles de nos jours. Les orfèvres, les ouvriers en bois, les charrons, les fruitiers, les boulangers, les marchands de volaille, les teinturiers, les pêcheurs, les parfumeurs, les taverniers, etc., etc., formaient de puissantes associations.

Presque toujours la corporation entière s'unissait en faveur du même candidat, cependant parfois elle restait neutre pendant longtemps et ce n'est qu'au dernier moment qu'on se décidait.

Les clubs exerçaient une grande influence et les ambitieux leur demandaient leurs suffrages. Parmi ces clubs figurent ceux des "joueurs de balle", des "bons buveurs", des "endormis", des "petits voleurs".

Des confréries représentaient l'élément religieux, tel qu'il pouvait exister dans une ville entièrement vouée au plaisir comme Pompéi. Leurs membres s'occupaient des élections et usaient de toute leur influence en faveur de leurs candidats.

Les agents parcouraient la ville et affichaient des inscriptions sur la porte des élections.

"Rufinus, lit-on sur la porte de celui-ci, nomme comme édile Popidius Secundus, cet excellent jeune homme, digne du peuple. Favorise-le ; à son tour, il votera pour toi."

"Proculus, vote pour Sabinus."

"Proculus, mets tous tes moyens en œuvre pour ton candidat."

Sur les murailles, on lisait aussi :

"Sabinus veillera sur le trésor public."

Et sur la porte d'un électeur hésitant :

"O Diadumeus, je suis certain que tu voteras pour Lucretius."

D'autres électeurs, partisans dévoués, ne craignaient pas de dire publiquement leur opinion, et écrivaient sur la porte de leur maison :

"Je vote pour Popidius Secundus avec plaisir."

Chaque candidat devait avoir vingt-cinq ans accomplis, être citoyen libre et posséder une fortune d'au moins cent mille sesterces (\$4,000 de notre monnaie). Il fallait aussi, pour reconnaître l'homme que l'on recevait, promettre une somme fixée par la loi et la verser avant d'entrer en charge pour les jeux publics et pour des travaux d'utilité communale.

On ne pensait pas alors à indemniser les échevins.

Les femmes apportaient dans la lutte toute l'ardeur de leur sexe

"Le jour des élections est enfin arrivé. Les noms des candidats avaient été affichés dans le Forum pendant trois jours de marché successifs, ainsi que le voulait la loi. Plusieurs d'entre eux se sont retirés dégoûtés de l'insuccès de leurs efforts."

Les curies—circonscriptions électorales—s'assemblent au Forum dans des enclos séparés par des planches, ou, plus simplement par des barrières. Le magistrat chargé de présider à l'élection lit la liste des noms des candidats. Il peut même, par un droit exorbitant, la compléter par des noms choisis par lui, si le nombre des citoyens se présentant librement ne lui paraît pas suffisant.

Chaque votant reçoit une tablette sur laquelle il doit écrire le nom de celui qu'il préfère.

A un signal donné, tous s'alignent et, par un passage en planches, ils pénètrent dans la salle de vote de leur curie et déposent leur vote dans une urne confiée à des inspecteurs choisis, en général, dans une autre curie, auxquels chaque candidat avait le droit d'adjoindre un inspecteur désigné par lui. Tous ces inspecteurs ceux nommés par le *collegium*, comme ceux

choisis par les candidats, prêtaient un serment solennel d'accomplir dûment les devoirs de leur charge et de compter exactement les votes émis.

Les bulletins comptés dans chaque curie, le président proclamait le résultat et les nouveaux élus n'avaient plus qu'à attendre le résultat.

En cas de partage égal des voix—et en cela la loi romaine était de beaucoup plus sage que la notre—le candidat marié l'emportait sur le célibataire, celui qui avait des enfants sur celui qui n'en avait pas. Le père qui avait le plus d'enfants était préféré. Si, par impossible, toutes ces conditions se trouvaient égales, le sort en décidait.

La loi française est beaucoup plus simple, c'est le plus âgé qui est élu.

Notre loi qui laisse à l'officier rapporteur le droit de vote prépondérant est dangereuse et laisse de la marge aux surprises, à l'intimidation et à la corruption.

Quoiqu'il en soit, le court résumé qui précède suffit pour donner une idée de ce qu'était une élection municipale, il y a près de deux mille ans, et, franchement je ne vois pas que notre manière d'agir diffère beaucoup de celle des Romains. Quelques modifications de détails, mais c'est là tout.

Le cens électoral, les promesses des candidats, la nomination de ceux-ci, le mode d'élection, la présence de représentants des candidats, les officiers rapporteurs, tout cela existait en l'an 79 avant la naissance du Christ, tout y était, jusqu'aux fraudes électorales, tant il est vrai qu'il n'y a pas grand chose de nouveau sous le soleil.

* * * J'enjambe quatorze siècles pour trouver le mot de la fin.

On était en pleine guerre de cent ans, qui était le seul gagne pain de beaucoup d'aventuriers.

—Dieu vous donne la paix, monseigneur ! disaient un jour deux Frères mineurs à Jean Hawkwood.

—Dieu vous enlève vos aumônes, repartit le routier. Voulez-vous que Dieu me fasse mourir de faim ? Je vis de la guerre comme vous vivez d'aumônes.

Ce vieux soldat avait la répartie vive.

* * * Une énormité trouvée dans un ouvrage qui a eu une certaine vogue :

"C'est durant l'année sanglante de 1793 que les domestiques français donnèrent l'exemple des plus nobles dévouements. On en vit un grand nombre qui, plutôt que de trahir leurs maîtres, se laissèrent guillotiner à leur place, et qui, les jours de calme revenus, reprirent silencieusement et respectueusement leur service."

On se demande si l'auteur n'avait pas lui-même perdu la tête.

Edouard

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La construction du chemin de fer de la baie d'Hudson est enfin décidée ; les travaux vont commencer bientôt et devront produire par an, 200 milles de voie ferrée.

* *

Le 27 février, un vaste incendie a détruit, à Halifax, une grande partie des hangars des quais, ainsi que les marchandises qu'ils contenaient. Les pertes dépassent un million de dollars.

Les officiers des différents bataillons de Montréal ont résolu de faire une démonstration extraordinaire en cette ville le 24 mai prochain, jour de la fête de la reine.

* *

On annonce que les élections générales auront lieu en mai prochain, après les semences, quand les chemins seront devenus beaux, et que les grands travaux du printemps seront terminés.

* *

On dit que M. le shérif Thibaudeau et M. Armstrong qui sont en Europe depuis quelques semaines dans l'intérêt de la construction du pont projeté entre Longueuil et Montréal ont pu trouver les deux millions voulus pour l'exécution de cette immense entreprise.

* *

Une dépêche de Paris à la *Post* annonce que M. François Coppée, le célèbre poète, se meurt d'une inflammation de poumons.

Louise Michel, l'anarchiste, est aussi gravement malade et l'on pense qu'elle ne tardera pas à mourir.

* *

Les derniers tremblements de terre ayant fortement ébranlé le Parthenon et le temple de Thésie, à Athènes, la Société Archéologique de cette ville s'est adressée à toutes les sociétés sœurs du monde pour l'aider à rassembler la somme de \$200,000 nécessaire pour conserver ces glorieux souvenirs de la Grèce antique.

* *

La santé de la reine d'Angleterre s'affaiblit graduellement depuis quelque temps : quelques-uns parlent de son abdication prochaine en faveur du prince de Galles, mais d'autres, au contraire, prétendent que la reine bien que raiblé au physique, jouit encore de toutes ses facultés intellectuelles, et ne songe nullement à abdiquer.

* *

Nos lecteurs ont déjà appris, par les journaux quotidiens, l'affreuse tragédie de la manufacture de coton de Valleyfield. Un jeune homme nommé Shortis a tué à coup de revolver MM. John Loy, fils du maire de Valleyfield, Maxime Lebœuf et blessé à mort Hugh Wilson, tous employés de la manufacture, pour s'emparer de \$25,000 qui se trouvaient dans la voûte de l'établissement. Le meurtrier a été arrêté, mais s'est renfermé jusqu'ici dans le plus profond mutisme. Nous donnerons plus tard des détails sur cette terrible affaire.

* *

Le mois de février s'est terminé d'une façon tragique pour MM. Laprés et Lavigner les photographes bien connus des lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ*. Vers midi, le 28 février, une bouteille d'éther ayant fait explosion dans l'atelier, le feu se communiqua rapidement à la chambre de pose. Les pompiers appelés en toute hâte, maîtrisèrent rapidement l'incendie. M. Laprés qui travaillait alors dans son atelier a été gravement brûlé à la figure et sera obligé de garder la chambre pendant quelques jours.

* *

Le Lundi gras, au soir, il y avait foule à la salle académique du Gesù, où avait lieu la soirée de charité organisée au profit de la Saint-Vincent de Paul de l'Immaculée Conception.

Chant, déclamation, musique, comédie, tout a été mis en œuvre pour rendre le souvenir de cette soirée ineffaçable dans la mémoire de ceux qui y ont assisté. "Les 37 sous de M. Montaudoïn, comédie en 2 actes a été rendue avec un entrain et une verve magnifiques.

L'orchestre Sainte-Cécile, composé de seize jeunes filles, sous la direction de Mlle E. Tétrault, a exécuté, sur guitare et mandoline, de jolis morceaux de musique. Mlle Franchère et M. N. Hébert ont accompagné au piano M. J. Saucier et Mlle C. Marié.

Il serait à souhaiter que cette demoiselle, qui possède une voix magnifique et un réel talent, puisse aller en Europe perfectionner l'un et l'autre ; nos artistes sont si rares, que nous devrions faire des efforts pour aider ceux qui promettent un si brillant avenir. Espérons que tous ceux qui sont soucieux du développement des beaux-arts en notre pays comprendront cette vérité et prendront les moyens d'envoyer au Conservatoire cette jeune artiste dont les débuts promettent tant pour les jours futurs.

LE PAIN

Pétri quand nous dormons et cuit au petit jour
Le beau pain craquelant et doré sort du four.

Il essaime à la route, et dans chaque demeure,
Il est l'hôte attendu qu'on accueille à toute heure.

Mais plus encore il est l'ami des pauvres gens,
De ceux qui, n'ayant pas le droit d'être exigeants.

S'asseoient, le corps lassé, devant leur maigre table...
Ah ! pour ceux-là surtout, bon pain, sois profitable !

Pour leur rude labeur, chaque jour renaissant,
Fais-leur des bras, fais-leur des muscles et du sang !

Car toi seul, ô bon pain, tu peux cette merveille,
De leur rendre ce qu'ils t'ont donné d'eux la veille !

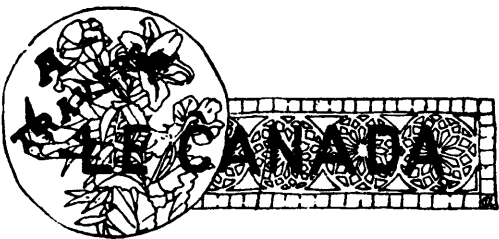
O Toi qui viens du sol, puisque tu viens du blé,
Bon pain, fais plus encore : mets en leur cœur troublé.

Mets en eux l'âme simple et forte de la terre !...
Comme elle, ils ont à faire une œuvre de mystère.

C'est en eux, dans ce sol profondément humain,
Qu'est semée aujourd'hui la moisson de demain ;

C'est en eux, dans la masse encore trop asservie,
Mais qui garde l'instinct et le sens de la vie,

Que germe l'avenir, mystérieusement...
— Fais leur cœur simple et fort, ô bon pain de froment !
CHARLES HUE.



LA BAIE DES CHALEURS



J'ai fait, l'an dernier, un deuxième voyage dans la Gaspésie.

En 1893, je faisais un voyage sentimental ; cette année d'observateur. Je désirais revoir et étudier un tantinet les endroits qui furent témoins de... — comment dirais-je ? — de nos premiers ébats.

Les quelques jours de vacances que j'avais à ma disposition, j'ai été les écouter dans les diverses places d'eau de la péninsule gaspésienne.

Ce coin charmant de notre province est, à vrai dire, complètement ignoré de la plupart de ceux qui, tous les ans, pendant la saison des chaleurs, s'éloignent des villes pour un mois ou deux.

Je suis revenu de ma promenade plus enchanté que jamais des endroits que j'ai visités. Et, si Dieu me prête vie, il est probable que je retournerai dans la Baie des Chaleurs l'année prochaine.

Je préfère—matière de goût, peut-être—un grand bout d'un incursion dans la Baie des Chaleurs à un voyage dans la région du Lac Saint-Jean, promenade que l'on vante tant et si souvent dans nos journaux.

Par une belle après-midi du mois d'août, je laissais Lévis par le convoi éclair de l'Intercolonial. Nous nous rendons jusqu'à Dalhousie par voie ferrée, parcours de trois cent dix-neuf milles que nous effectuons à raison de trente milles à l'heure, les arrêts compris. Nous arrivons à Dalhousie à une heure et demie du matin, où nous raccordons avec le bateau qui fait le service de la Baie des Chaleurs et part tous les mercredis et samedis, une demie-heure après l'arrivée du convoi.

La petite ville de Dalhousie est une des localités les plus importantes du comté de Restigouche, dans le Nouveau-Brunswick. Elle compte, d'après le dernier recensement, une population mixte, en majorité anglaise, de deux mille cinq cent trente-deux habitants. Elle fut ainsi nommée en mémoire du comte George Dalhousie, neuvième gouverneur anglais du Canada, de 1820 à 1828.

Elle est sise à la tête de la Baie des Chaleurs et à l'embouchure de la rivière Restigouche. Dalhousie voit un grand nombre de touristes pendant la belle saison et tous ceux qui vont visiter la Baie des Chaleurs ne manquent pas d'y faire un séjour de trois ou quatre jours. Nous avons là de bons hôtels, tenus sur le même pied que les hôtels des grandes villes. Entre autre, je signalerai l'hôtel Murphy, où nous sommes très bien servis à des prix très modérés.

Comme je l'ai dit plus haut, le bateau laisse le quai à deux heures du matin, lorsque le convoi n'est pas en retard.

Je conseille à ceux qui ont beaucoup de temps à leur disposition de se rendre à Dalhousie une journée ou deux avant le départ du bateau. De la sorte, ils pourront, avant de s'embarquer, se remettre un peu des fatigues du trajet de Lévis à Dalhousie.

En vous rendant à Dalhousie une journée à l'avance, que vous employez à vous reposer, vous prenez le bateau le lendemain soir, sur les neuf heures, plus à bonne heure si vous le préférez. Vous vous faites conduire à la chambre que vous avez louée et vous vous installez convenablement. Le lendemain, à sept heures précises, la cloche du déjeuner vous réveille en sursaut, car elle résonne assez fort pour réveiller les morts. A cette heure, le bateau est généralement vis-à-vis Saint-Charles de Caplou ou Bonaventure.

Au saut du lit, vous allez sur le pont respirer l'air salin et le varrech et, après un quart d'heure de ce bain d'air pur, vous avez un appétit vorace et vous faites honneur au déjeuner qu'on vous sert.

C'est le temps de lier connaissance avec les officiers du bord et de glisser quelques notes sur le bateau.

Le capitaine de l'*Admiral*, M. Josep Dugal, est un vieux loup de mer, natif de l'île d'Orléans. Il a fait plusieurs fois déjà le tour du monde en qualité de capitaine et il a visité les principaux ports des deux continents. C'est dire que dans un bateau sous son commandement on est aussi en sûreté que sur le terrain des vaches.

M. Dugal navigue dans la Baie des Chaleurs depuis que la ligne est établie, c'est-à-dire depuis quatorze ans.

Poli, affable, toujours prêt à répondre à nos questions impertinentes, le capitaine Dugal sait s'attirer l'amitié de tous ceux qui font sa connaissance.

Le personnel du bâtiment est le même depuis nombre d'années, et l'équipage, au nombre de trente hommes, forme une petite famille respectant son chef qui, d'ailleurs, se déclare parfaitement satisfait de ses enfants.

Deux pilotes éprouvés ont la charge de conduire le bateau, sous la direction du capitaine. Depuis que la ligne est établie, l'*Admiral* a toujours fait régulièrement ses deux voyages par semaine, sans qu'aucun accident ne lui soit jamais arrivé. Il a été, quelques fois, pendant les grosses tempêtes de l'automne, retardé de quatre ou cinq heures, mais jamais il n'a manqué un seul voyage.

C'est un record assez rare, et tous les vapeurs qui ont quatorze années de navigation ne peuvent pas en réclamer autant.

L'*Admiral* a été primitivement construit en 1865, par le gouvernement américain, pour

servir de croiseur du revenu. Le gouvernement l'a ensuite cédé au président Grant, qui en a fait un yacht de plaisance et l'a aménagé tel qu'il est aujourd'hui, sauf quelques améliorations. Il a été reconstruit à Brooklyn en 1881, et les MM. Connolly, les propriétaires actuels, lui ont fait subir, l'an dernier, pour \$20,000 de réparations.

Le bateau mesure cent soixante-quatorze pieds long, contient vingt cabines de première classe, plus grandes et plus confortables que celles des bateaux en général. Il a, en outre, un petit salon, une jolie salle à manger richement décorée, un fumoir et quatre cabines supplémentaires sur le pont.

On a tout le confort désirable à bord ; la table est excellente et les mets sont toujours bien apprêtés. Nous mangeons à satiété de la morue fraîche préparée de toutes les façons. Rien de plus délicieux que la morue fraîche, telle que nous la mangeons aux endroits, où on la pêche. Je fais autant de différence entre cette morue et celle que l'on mange dans nos villes, qu'entre un jeune poulet cuit à point et une vieille volaille à la chair coriace et rebelle au couteau et à la dent. Ça vaut la peine de faire le voyage de la Baie des Chaleurs rien que pour manger une bonne fois de la vraie morue fraîche.

Le bateau qui file ses douze et quatorze nœuds à l'heure avec ses nouvelles roues à aubes a atteint le coquet village de New-Carlisle, où une foule de gens attend, sur le quai, l'arrivée du léviathan. New-Carlisle est le chef-lieu du comté de Bonaventure et a une population d'environ mille âmes. La principale caractéristique de ce village est la propriété que l'on voit partout. Toutes les propriétés sont entourées d'une jolie clôture bien propre ; les résidences et leurs alentours sont bien entretenus. Tout est à l'ordre et respire l'aisance, sinon le bien-être.

A deux ou trois milles de New-Carlisle est bâtie le populeux village de Pospébiac, remarquable surtout par les grands établissements de pêche des Robin et de la compagnie LeBouthiller, dont M. W. LeBouthiller-Fauvel, député de Bonaventure au fédéral, est l'actif et l'aimable gérant, Pospébiac a une population, composée en grande partie de pêcheurs, de dix-sept cent quarante-neuf âmes. L'érection canonique de la paroisse remonte à 1838.

Tous ceux qui font un arrêt à Pospébiac ne manquent pas d'aller visiter les établissements de pêche érigés sur ce que nous sommes convenus d'appeler le banc de Pospébiac. En entrant dans les immenses entrepôts des Robin et des LeBouthiller, vous êtes étonné de voir autant de poisson et vous vous demandez ce que l'on peut bien faire de tout cela. Les entrepôts, l'automne, lorsque la pêche a été bonne, sont remplis jusqu'au faite de morue sèche empilée par rangées tirées au cordeau.

Le contenu de ces hangars représente des milliers et des millions de quintaux de morue. La majeure partie de cette marchandise est expédiée, dans des vaisseaux qui appartiennent aux exploitateurs, sur les marchés anglais et américains et à Rio Janeiro, dans l'Amérique du Sud.

En descendant, l'*Admiral* a généralement beaucoup de fret à débarquer à Pospébiac, et en remontant il prend presque à chaque voyage une bonne quantité d'huiles et de poissons qui sont expédiés sur tous les points du pays.

Le bateau reprend sa course et nous faisons ensuite escale à Newport, Port Daniel, dont je parlerai plus loin, Petit Pabos, Grand Pabos, Grande Rivière et, enfin, nous arrivons à Percé, chef-lieu du comté de Gaspé, après avoir contourné la pointe au Maquereau où le département de la marine a érigé un phare.

Percé a une population de dix-huit cents

âmes. C'est un joli village qui doit son nom à un rocher à jour qui se trouve à quelques encablures du rivage et sur lequel, presque en tout temps, une énorme quantité d'oiseaux de grèves prennent les ébats.

Ce rocher est coupé à pic et mesure trois cents pieds de hauteur, autant de largeur. Le bateau pourrait, d'un côté, l'approcher d'assez près pour nous y débarquer avec une grande passerelle.

Par une délicatesse que tous les passagers ont su apprécier, le capitaine avait donné ordre de ralentir la marche du bateau et de cotoyer le rocher. En passant en face de ce curieux phénomène de la nature, il fit jouer la sirène du bateau, dont les cris stridents effrayèrent les nombreux oiseaux aquatiques qui en couvraient la crête. Il y en avait des milliers et des milliers qui voltigeaient dans l'air au-dessus du rocher où ils retournèrent faire la jasette aussitôt que nous fûmes dépassés.

Nous apercevons de loin, surmontant le plateau sur lequel est bâti le village de Percé, le mont Sainte-Anne, autrement appelé la Table de Rolland, je ne sais trop pourquoi. Ce mont, au sommet duquel on a installé, il y a deux ou trois ans, une statue de la grande thaumaturge canadienne, à une altitude de douze cent trente pieds et on peut l'apercevoir de quarante lieues, lorsque le temps est clair. C'est du moins ce que nous affirment les marins.

Après avoir ralenti quelques minutes devant le rocher percé et le mont Joli, les machines reprirent leur marche régulière et nous entrâmes, quelque temps après, dans une baie profonde, appelée la Malbaie. C'est un magnifique havre de refuge pour les caboteurs. Nous contournerons ensuite la Pointe Saint-Pierre, pour entrer dans la Baie de Gaspé, profonde d'environ vingt milles et large de huit à son entrée.

Raoul Renauld

(La fin au prochain numéro)

M. L'ABBÉ DEGUIRE

M. l'abbé Deguire, curé de Notre-Dame, de Montréal, est décédé le mercredi, 27 février, succombant à une attaque de paralysie du cerveau. Depuis longtemps déjà, il souffrait de cette maladie, dont les secours de la science, pas plus qu'un séjour à la campagne, aux États-Unis, ne purent le guérir.

Sentant sa fin arrivée, il demanda lui-même les derniers sacrements, qu'il reçut des mains de M. l'abbé Collin, et il expira doucement au milieu de tous les prêtres du séminaire, agenouillés près de lui.

M. l'abbé Deguire est né à Saint-Laurent, le 2 août 1832. Il était fils de M. Pierre Deguire et de Mme Marguerite Aubry. Il fit ses études classiques à l'ancien collège de Montréal, rue du Collège. Après quelques années passées au séminaire, en qualité d'ecclésiastique, il se rendit à Paris où il reçut les ordres de la prêtrise dans l'église de Saint-Sulpice, le 21 décembre 1861. A son retour à Montréal, en 1863, M. l'abbé Deguire fut nommé chapelain de l'Hôtel-Dieu, puis il fut appelé au séminaire pour y enseigner. Il remplit, durant plusieurs années les fonctions d'économiste et de directeur. A cette même époque il devint supérieur des Sœurs-Grises, et s'occupa du procès de béatification de Sœur Marguerite Bourgeois.

En 1889, on lui confia la cure de Saint-Jacques, en remplacement de M. le curé Rous-

selot. Le zèle qu'il déploya dans l'exercice de ce nouveau ministère, le travail qu'il s'imposa pour faire de l'église Saint-Jacques ce temple magnifique que nous admirons, son admirable dévouement pour les fidèles confiés à sa vigilance, contribuèrent à hâter sa fin.



M. L'ABBÉ DEGUIRE.—Photo. L. E. Desmarais & Cie

Aussi, est-ce avec un profond regret que ses paroissiens le virent partir pour Notre-Dame, lorsque M. l'abbé Sentenne, gravement malade, dut abandonner ses fonctions de curé. M. l'abbé Deguire déploya encore sur ce nouveau théâtre son zèle apostolique. Il continua à ce poste éminent l'œuvre de M. l'abbé Sentenne, dont il fut le digne successeur par ses hautes qualités de cœur, d'intelligence et ses grandes vertus.

LA FLEUR DE PETIT PIERRE

I

Jeanne Gendrot revenait du lavoir, un lourd paquet de linge mouillé sur l'épaule; mais, malgré cette charge, elle marchait d'un pas allègre et semblait ne pas sentir la fatigue.

Pensez donc : elle allait revoir son petit gas, son Pierre, tout ce qu'elle aimait sur la terre, tout ce qui lui restait du joli bonheur qu'elle avait eu avec son mari, qu'une phtisie avait emporté malgré les soins, la tendresse infinie de sa femme qui n'avait pu arrêter la mort, que rien n'attendrait!

Ah ! c'avait été les jours mauvais, ceux qui suivirent l'enterrement de Gendrot, et, si les petits bras du mignon qu'elle allaitait ne l'eussent retenue, eh bien ! Jeanne, minée par le chagrin à son tour, aurait été rejoindre celui qui emportait son cœur.

Mais le devoir était là : il fallait vivre pour la chère créature inconsciente des douleurs humaines et qui, de ses grands yeux de pervenche, de sa bouchette rose, riait à la vie.

Peu à peu, sans oublier, — oh ! que non ! Jeanne se souviendrait toujours ! — la jeune femme reporta sur le petit Pierre toutes les forces vives de son être ; elle le chérit tant et si fort, s'occupa de sa petite intelligence, de son petit cœur, déjà si bon, l'attifa, le pomonna comme un enfant de riche et, le temps aidant, la douleur aiguë de la jeune veuve s'estompa.

Jeanne Gendrot se prit à faire de beaux rêves pour l'époque où son Pierrot, déjà grand entrerait au collège, elle travaillerait courageusement et parviendrait, à force de privations, à bien éduquer l'enfant.

La jeune femme ne songea jamais à se marier,

elle se gardait tout à son "p'tiot" ; n'était-elle pas tout pour lui, comme il était tout pour elle ?

11

Tout en montant les cent trente marches qui conduisaient à la chambrette qu'elle occupait sous les toits, Jeanne ne pensait pas à ces rêves ambitieux ébauchés par elle. Non, elle escomptait tout simplement le plaisir qu'elle allait avoir de donner à son enfant un polichinelle de treize sous, à la bosse rutilante de dorure et qui faisait "cuic !" quand on lui pressait sur le ventre. Comme petit Pierre serait content et comme il tendrait ses deux bonnes joues pour que "p'tite mémé" les embrasse !

Jeanne allait retrouver son fils sous la garde de la mère Françoise, une vieille brave femme, demeurant sur le même palier, et à laquelle elle confiait le cher tré or lorsqu'elle était forcée de s'absenter.

Arrivée au cinquième étage, la jeune femme s'arrêta un instant pour souffler, tendant l'oreille afin de percevoir le gai babil de son enfant : elle n'entend rien.

Par cette lourde fin d'après midi d'été, pas un bruit dans la maison. Jeanne continue de monter. Elle voit la porte de sa chambre entr'ouverte, elle entre. La mère Françoise n'est pas là, Pierre non plus...

Bast ! la vieille voisine l'aura emmené faire quelque course dans le quartier ; — pas d'inquiétudes à avoir.

La jeune femme dépose son fardeau de linge et, machinalement, regarde par la fenêtre grande ouverte, qui donne sur le Luxembourg, le merveilleux spectacle du jardin tout fleuri du ciel tout bleu à peine floconné de petits nuages blancs, légers comme des plumes de cygne, des vertes frondaisons où tout un peuple ailé célèbre la saison des nids et aspire l'amour à plein bec.

— Qu'il fait bon vivre tout de même ! soupire Jeanne, humant le parfum très doux d'un bouquet de roses, pâmées après la chaleur du jour, qui embaume la chambre d'une vapeur d'encensoir.

Soudain, un cri s'étouffe dans la gorge de l'ouvrière, cri d'une angoisse indicible : sur le rebord de pierre de la haute fenêtre, son fils, son enfant, accroché d'une main aux aspérités du balcon, tend l'autre menotte désireuse vers un lilas posé sur la fenêtre voisine.

Jeanne n'ose faire un mouvement : si l'enfant prend peur en la voyant, en l'entendant, il ira se briser sur le sol, le malheureux, qui se penche ainsi sans souci du vide qui l'attire !

La jeune femme souffre mille morts, elle comprend la force du lien qui l'attache l'enfant à la mère, la chair à la chair, l'âme à l'âme !

Figée dans sa torpeur, elle voit Pierre saisir les fleurs tant convoitées ; s'il se retourne, s'il fait un mouvement de plus, il est perdu !...

La jeune femme se sent défaillir, un brouillard obscurcit sa vue, elle s'affaisse sur elle-même et perd connaissance.

Quand Jeanne rouvre les yeux, elle sent sur sa joue une caresse humide : Pierre est là, vivant, bien vivant incliné vers elle.

Il tient en sa menotte la branche de lilas à demi déflourie sous l'étreinte victorieuse de ses petits doigts, et la glissant dans l'entrebâillement du corsage de sa robe :

— Pour toi, mémé ! dit-il en l'embrassant.

JEAN NIHILUS.

Sur réception de 25c en timbres-poste, nous enverrons les trois ouvrages suivants : les *Farces de Piron*, l'*Ami des salons* et la *Petite ou les souffrances d'une jeune fille*. C'est une belle occasion. G. A. & W. Dumont libraires, 1826, rue Saint-Catherine.





LA CATASTROPHE DE "L'ELBE."—Dessin de Toffani

LA DÉROUTE



La Grande Armée n'est plus !

Les désertions en masse et la misère ont décimé ses rangs, bien plus que les combats meurtriers de Smolensk et de Borodino.

Moscou, la ville sainte des Russes fanatiques, est devenue un lieu de désolation. La torche incendiaire n'a respecté ni églises ni palais, ni magasins ni entrepôts. Y rester plus longtemps, c'est s'exposer à mourir de froid et de faim.

La retraite commence.

Sur les rives glacées de la Bérésina, un dernier combat. Massée devant un pont trop étroit, gênée par des fuyards innombrables qui jettent le désordre dans ses rangs, l'armée française — est-ce bien encore une armée ? — offre à l'ennemi une proie facile. Les batteries russes, occupant des positions magnifiques pour une telle œuvre de mort, font un massacre épouvantable. Le sang coule à flots et, malgré l'héroïsme de Ney et de la poignée de braves qui l'entourent, la déroute est complète.

La nuit est venue. Fatigués de tuer, les Russes retournent dans leurs camps où règne l'abondance. Ils n'auront plus de bataille à livrer, la guerre est terminée. Tout au plus quelques bandes éparses de Cosaques pourront s'amuser encore à faire la chasse aux fuyards éparpillés dans les steppes blanches de neige ou dans la sombre forêt entrecoupée de marécages.

Demain commencera la fête des corbeaux et des loups ; les cadavres ne leur manqueront pas.

Plus de cinq cent mille soldats, Français ou alliés, ont passé la frontière, tous bien persuadés que cette guerre serait la dernière et qu'enfin l'Europe tout entière connaîtrait les douceurs de la paix. Maintenant ils sont encore trente mille, dont un tiers tout au plus reverront leur patrie.

Plus de drapeau, plus de discipline ! Chacun pour soi et tant pis si l'on tombe le long du chemin où les canons démontés, les fourgons brisés, les cadavres des hommes et des chevaux sont les seuls jalons qui guident les voyageurs affolés.

Lecteur canadien, vous est-il arrivé parfois de vous égarer en pleine forêt, par une froide soirée d'hiver ? Vous étiez insensible alors, n'est-il pas vrai ? aux beautés de la nature, et le spectacle grandiose qui se déroulait sous vos yeux ne parvenait pas à éveiller votre enthousiasme. Tout ce que vous demandiez, c'était de retrouver votre chemin, car vous saviez qu'un arrêt trop prolongé dans ce lieu désert pouvait avoir des suites fatales.

Puis quand au froid qui, peu à peu, diminuait vos forces avec votre énergie, venait s'ajouter l'obscurité, votre cœur se serrait et votre œil anxieux sondait l'espace pour y

chercher une lumière libératrice. Et quelle joie, lorsque vous aviez le bonheur de remarquer dans la neige des traces de pas et que, là-bas au loin, vous voyiez une fenêtre éclairée, une cheminée couronnée d'un léger panache de fumée !

Eh bien ! cette consolation suprême était refusée aux misérables débris de la Grande Armée. Malheur à ceux qui se laissaient surprendre ! Pas d'hospitalité à espérer de la part des ennemis jurés de leur nationalité, dont la seule vue les glaçait d'effroi. Le paysan russe ne sortait qu'armé de son fusil ou de sa hache, et il croyait faire œuvre patriotique en tuant sans pitié ou en livrant aux Cosaques les blessés ou les fugitifs qui s'approchaient de son habitation.

Notre dessin représente deux de ces pauvres soldats qui viennent d'assister au désastre de la Bérésina. Ils ont entendu les cris d'an-

faut qu'ils marchent, qu'ils marchent toujours sans trêve ni repos, car s'arrêter, se laisser surprendre, c'est se condamner à mort...

Et cette vie recommencera demain et les jours suivants ; toujours le froid et la faim, toujours la crainte de rencontrer l'ennemi et de périr sous les coups des sauvages cavaliers de Platoff.

C'est dans des circonstances semblables qu'on comprend bien la douceur de l'amitié. Le plus vieux des deux soldats, celui qui plus tard me raconta ses aventures, avait rencontré par une de ces nuits terribles qui suivirent le dernier grand combat de cette campagne désastreuse, un jeune caporal auquel il sauva la vie.

Plusieurs éclopés s'étaient réfugiés dans une grange pour essayer de dormir un peu sans s'exposer à avoir les mains et les pieds gelés, comme cela arrivait souvent aux malheureux

que le sommeil venait surprendre autour des feux de bivouac. Le caporal était blessé ; la perte de sang, la nourriture malsaine et insuffisante et l'usage immodéré de neige fondue, à défaut d'autre boisson, avaient tellement affaibli et démoralisé le pauvre jeune homme, qu'il avait résolu d'imiter la plupart de ses compagnons d'infortune, de se coucher sur la terre glacée et d'attendre la mort.

Le vieux dragon, lui, ne l'entendait pas ainsi. Son colonel lui avait dit, sur le champ de bataille :

— Tu as sauvé la vie de ton capitaine et empêché le drapeau du régiment de tomber entre les mains des Cosaques... Tu seras décoré, c'est moi qui te le promets et je t'assure aussi que tu troqueras tes galons de maréchal-des-logis contre l'épaulette de sous-lieutenant.

Ces belles promesses servaient à lui donner du cœur, bien plus peut-être que son désir, ardent et impérieux cependant, de revoir tous ceux qu'il aimait, là-bas au loin, dans la chère patrie. Il n'était entré dans la grange où se pressait le troupeau des désespérés et des mourants, que pour prendre un peu de repos sinon dans une place convenablement chauffée, du moins à l'abri du vent et de la neige.

Après avoir mangé en cachette une faible partie de ses maigres provisions et réparé tant bien que mal sa chaussure fabriquée avec des pans de vieilles capotes, il allait se remettre en route, lorsqu'il vit dans un coin le pauvre caporal que ses compagnons d'infortune avaient brutalement repoussé comme il cherchait une petite place près du feu.

Ce ne fut pas sans peine que le jeune blessé consentit à se remettre en route. Il n'espérait plus rejoindre le gros de l'armée, le noyau de braves restés fidèles au drapeau, et encore moins revoir sa patrie. " Autant, disait-il, en finir de suite et se laisser enneiger. On dort bien sous la blanche couverture qui cache la plupart de nos camarades. A quoi bon tenter l'impossible ? "

JEAN DES ERABLES.

(Guerre de Russie.)



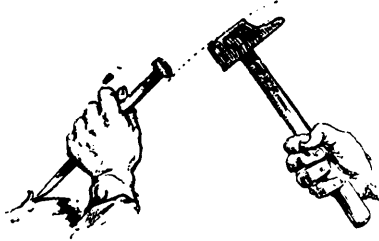
LA NUIT EST CLAIRE....

LES PREMIERS SECOURS

AUX PETITS ACCIDENTS DES OUVRIERS

M. Denis Poulot a publié, il y a quelque temps un très intéressant ouvrage intitulé : *Méthode d'enseignement manuel pour former un apprenti mécanicien*, in-8° avec planches dans le texte).

Un des chapitres est consacré aux secours à donner, dans l'atelier même, aux apprentis, quand il arrive quelque accident. Comme ces accidents se produisent souvent dans la vie courante, surtout à la campagne, où l'on est à chaque instant obligé d'être un peu ouvrier soi-même, et où le médecin est généralement éloigné, il nous a paru utile d'en faire quelques extraits à l'usage des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

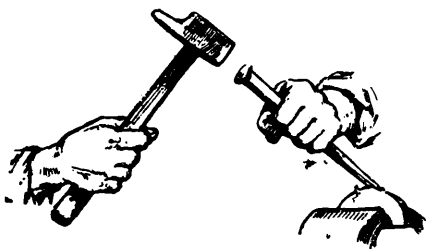


No 1

Généralement, la première blessure que se fait l'élève mécanicien est un pinçon à l'index et au pouce, avec la manivelle de l'étau retombant, s'il n'a pas retiré ses doigts assez vite. Le pinçon douloureux est sans gravité, il suffit de tremper ses doigts dans l'eau froide.

La deuxième se produit en commençant à buriner. Le marteau glisse et vient frapper la main sur l'attache de la troisième phalange de l'index de la main gauche, soit en dessus, soit en dessous (fig. 1).

Dans ce cas, le marteau enlève assez fréquemment la peau ; il suffit alors de laver la partie blessée, et de coller dessus des bandes de timbres-poste si l'on n'a pas de taffetas gommé.



No 2

Ces maladresses de début se comprennent très bien, chacun sait si les doigts sont ménagés quand on enfonce des pointes ou des clous pour la première fois.

La troisième blessure que se fait l'élève mécanicien, c'est l'éraflure du petit doigt de la main gauche (fig. 2). Quand on burine une surface un peu large, celle d'une pièce de fer surtout, il arrive que le copeau se rompt brusquement l'ouvrier ne se laisse pas surprendre ; mais l'apprenti laisse, au coup de marteau, courir sa main qui frotte sur les bavures très coupantes et se déchire le petit doigt. Dans ce cas, laver la place et coller du taffetas gommé, ou des bordures de timbres-poste au besoin.

Le copeau dans l'œil est fréquent, et comme ce copeau de métal est très coupant, il occasionne dans l'organe des douleurs vives. Les ouvriers

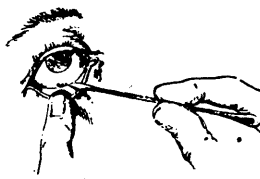
se servent, pour l'enlever, d'une flèche en papier, et d'une petite spatule en acier qui pourrait être aimantée : nous conseillons une lance en ivoire (3).

Dans les cas ordinaires, le copeau se pique le plus souvent sous la paupière supérieure. En plaçant la petite lance contre l'arcade sourcillière et en prenant l'extrémité des cils, l'opérateur met à nu le dessous de la paupière (fig. 4) ; puis, avec une petite flèche en papier, il enlève les scories ou copeau.

Quand le copeau est placé entre la paupière inférieure, avec la petite flèche en papier, le copeau s'enlève facilement. (figure 5).

Le copeau peut encore être piqué sur le globe de l'œil ; dans ce cas, l'opérateur écarte les paupières et, en frottant, il arrache le copeau piqué (fig. 6) ; comme l'opérateur peut ne pas être très adroit, que l'organe est très délicat, et qu'une maladresse peut occasionner un malheur irréparable, il est préférable, dès qu'on s'apercevra d'une résistance dans le copeau, d'arrêter les essais, de mettre une compresse sur l'œil du blessé et d'envoyer le blessé chez l'oculiste.

Pour une brûlure superficielle, il faudra plonger la partie atteinte dans l'eau froide jusqu'à sédation partielle, recouvrir la plaie d'huile phéniquée, et l'envelopper avec un taffetas gommé maintenu par une bande roulée, afin d'éviter le contact de l'air.



No 3

et en rappliquant la peau sur le corps, sans déchirures ; puis, recouvrir la blessure avec de l'huile phéniquée, et envelopper le tout d'un taffetas gommé maintenu par une bande roulée.

Une brûlure d'une grande surface est excessivement dangereuse. Il faut aller au plus vite chercher le docteur.

Pour une contusion superficielle, il faudra mettre une compresse d'eau blanche, recouverte d'un taffetas gommé maintenu par une bande.

Pour une contusion profonde, même traitement, conduire l'élève au docteur qui jugera des mesures à prendre.

Dans les cas de doigts pris dans les engrenages, ou écrasés par des pièces, ainsi que pour les pieds blessés par la chute des pièces ! immersion dans l'eau froide ou irrigation continue ; s'il y a plaie, traitement de la plaie ; s'il y a contusion, traitement de la contusion.

Dans le cas de fractures compliquées de fragments osseux, nous avons pensé aux compresses avec attelles en bois, en carton, même en toile métallique, mais le serrage des attelles pouvant compliquer la blessure, nous nous bornerons à mettre une compresse sur la fracture et nous installerons un seau. Avec un siphon en caoutchouc (fig. 7), nous ferons couler de l'eau afin d'obtenir jusqu'à l'arrivée du docteur, la plus grande sédation possible. Immobilité absolue.



No 4



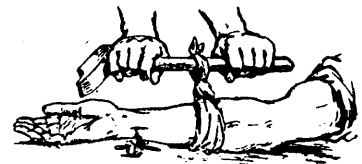
No 7

rer audessus de la plaie (fig. 8).

Pour ces deux derniers cas, inutile d'insister sur l'urgence du médecin.

Combien d'individus sont morts, ayant une artère ouverte qu'on aurait pu fermer avec un peu de ficelle. Il ne faut pas un temps bien long pour l'écoulement d'une grande quantité de sang contenu dans le corps humain.

Plus le cas est grave, plus grand doit être le sang-froid du chef d'atelier ; et il est bon de rappeler que des soins intelligemment donnés, du premier pansement bien fait, dépend souvent la vie du blessé. Chaque atelier devra donc posséder une petite pharmacie.—A. R.



No 8

UN BON TOUR JOUÉ A UN DÉBITANT D'ALCOOL

Un de nos amis, raconte le révérend Charles Garrett, est un homme remarquable par son esprit d'a-propos et toujours maître de lui-même en toutes circonstances.

Un jour qu'il passait dans une rue de Manchester, devant un cabaret, rendez-vous des buveurs de gin, il aperçut un misérable étendu ivre-mort, sur le seuil de l'établissement.

Evidemment l'ivrogne, une fois sa monnaie dépensée, avait été mis dehors par le bras.

Sans hésiter une minute, notre ami traverse la rue et entre dans une boutique d'épicier. S'adressant au négociant :

—Auriez-vous, dit-il, la bonté de me donner une grande feuille de papier blanc.

—Pourquoi faire ? de quoi s'agit-il ? répond l'épicier.

—Oh ! vous allez voir cela de suite. Donnez d'abord le papier.

L'autre obéit. —Maintenant, il me faudrait une plume et de l'encre.

En possession de ces objets, notre ami écrit sur le papier en caractères énormes : " spécimen de l'ouvrage qu'on fabrique ici ". Puis il attachait la pancarte sur la poitrine du souldard et se retira à quelque distance pour voir les résultats de son bon tour. Ceux-ci ne se firent pas attendre.

En quelques minutes, un rassemblement se forme, et le cabaretier, entendant du bruit et des éclats de rire, sortit pour voir ce qui se passait. Dès qu'il eut lu l'inscription, il s'écria, furieux :

—Qui a fait cela ?

—Qui ? répondit notre ami, en se rapprochant du groupe, si vous parlez de l'inscription, c'est moi qui en suis l'auteur, mais si vous parlez de l'état où se trouve cet homme, c'est vous. Ce matin, le malheureux n'était pas ivre quand il s'est levé, il n'était pas ivre quand il est sorti pour aller à sa besogne, il n'était pas ivre quand il est entré dans votre cabaret et maintenant il est ce que vous voyez. N'est-ce pas un vrai spécimen de l'ouvrage que vous fabriquez ?

POUR LES DAMES

Quel art plus charmant, plus intime plus personnel que celui de la femme dans les caprices de la Mode et ses mille improvisations nouvelles ? Mais aussi en est-il un que l'on pratique avec plus de recherche et qui soit plus généralement répandu ? L'élégance est entrée dans nos mœurs ; elle se manifeste en toute chose, et la toilette est devenue une puissante magicienne.

Toutes les femmes savent cela, et toutes veulent être élégantes, — de cette élégance faite de grâce et d'aimable simplicité.

Mais quel art délicat et plein de nuances que celui de se mettre ainsi, juste et bien, avec une pointe d'originalité sobre ! Il ne suffit pas qu'une chose soit à la mode pour la porter et se croire obligée de n'en point adopter l'autre. La véritable élégance ne consiste pas exclusivement dans la richesse du tissu ni le luxe des garnitures ; on veut surtout la correction de la coupe.

Toutes les féeries de la Mode ne sauraient nous en faire oublier le côté utile et pratique ; être élégante et à peu de frais, voilà un petit problème qu'il ne serait pas sans intérêt d'étudier.

Actuellement, les femmes élégantes, aussi bien que les femmes pratiques, ne se vêtent que de robes noires, — le noir toujours joli, toujours discret, et si facile à porter ; puis n'est-ce pas la jupe la plus commode, puisque le soir ou pour une cérémonie, vous pouvez lui adjoindre un corsage de fantaisie de nuance claire ?

Les nouveaux corsages affectent beaucoup la forme chemise, flottant devant, vulgairement appelée "forme polichinelle."

Il y a une sorte d'engouement actuel pour les corsages froncés ; on les exécute même avec des étoffes épaisses. C'est une fantaisie, un côté de la Mode que l'on peut adopter ou négliger, selon son goût et aussi son genre de taille. Quand le buste est très développé en largeur, ces corsages-blouses ne sont pas seyants. Ils nous rendront de grands services pour la saison d'été : c'est simple, commode, économique. Toutes les jupes ont leur emploi avec ces corsages, qui permettent encore une grande variété dans la toilette, puisqu'ils peuvent être différents de la jupe.

Nous pouvons mettre en première ligne, parmi les nouveautés favorites, les manches d'autre couleur que la robe ou d'un tissu différent. Voilà un arrangement qui permet de donner un petit regain de nouveauté aux robes de l'année dernière. Toujours très larges, les manches. Chaque couturière y met sa petite fantaisie, drapant par ci, par là, un pli dans l'ampleur.

Les choux et les fleurs que l'on met de chaque côté du col ont la vie tenace ; on s'en fatigue pourtant, et nous y applaudissons ; c'est un non-sens et le cou y perd toute sa grâce : on commence à fermer le col, derrière, par un petit chiffonnage de ruban, deux petits pans de dentelle, un chou.

ALBANE.

LE NAUFRAGE DE L' "ELBE"

(Voir gravure)

Pendant la semaine du 10 février, le grand transatlantique allemand l'*Elbe*, de la Norddeutscher Lloyd, qui avait 400 personnes à bord, 240 passagers et 160 hommes d'équipage, a coulé à la suite d'une collision terrible. Vingt personnes seulement ont pu être arrachées à la mort.

L'*Elbe* venait de Brême et se dirigeait vers New-York. Il était environ cinq heures du matin. Presque tout le monde dormait à bord ; un brouillard froid et impénétrable couvrait la mer.

Tout à coup, un choc formidable ébranla le transatlantique : une collision venait de se produire avec un vapeur inconnu.

Des cris de détresse déchirèrent l'air. Le vapeur abordeur disparut aussitôt dans la nuit du brouillard, laissant aux flancs de l'*Elbe* une épouvantable voie d'eau où les vagues s'engouffrent avec un grondement sinistre.

Tout est perdu ; le transatlantique coule rapidement.

Quelques passagers affolés, à demi-vêtus, courent sur le pont couvert de verglas, se heurtant au milieu de l'obscurité, du brouillard et de la neige glacée qui leur fouette le visage.

On crie : les embarcations à la mer ! Mais l'eau a déjà envahi le pont et gagné les entreponts.

La terreur est à son comble.

Un bateau de pêche, qui a entendu les cris de détresse partis de l'*Elbe*, s'approche et peut recueillir cinq passagers

dont une femme, sept matelots, un mécanicien, deux pilotes, quatre commis aux vivres et enfin le troisième officier du bord, soit au total vingt naufragés.

Les 350 autres qui étaient à bord ont été engloutis.

* * *

M. Karl Hofman, qui occupait avec sa femme et son enfant une cabine de deuxième classe, tout près de l'endroit où le choc a eu lieu, fait la récit suivant :

— Nous étions profondément endormis, lorsque je fus réveillé par ce que je crus d'abord être la cloche du déjeuner ; mais voyant qu'il faisait encore nuit, je sortis précipitamment de la cabine. N'entendant cependant encore rien d'insolite, je rentrais, mais presque aussitôt j'entendis des piétinements et des cris d'épouvante.

"Je compris aussitôt que quelque chose de grave se passait, je saisis quelques vêtements pendant que ma femme et mon enfant s'habillaient rapidement, et nous nous précipitâmes dans le corridor et vers le pont.

"Arrivé à un escalier, je fus renversé, mais je pus m'accrocher à la balustrade et j'arrivai enfin à bâbord, où la collision avait eu lieu, et je pus alors me rendre compte de l'immense avarie que le navire avait reçue. L'eau envahissait tout. Il faisait très noir, mais il n'y avait pas de brouillard. La mer était très orageuse.

Deux canots furent lancés à la mer avec chacun une vingtaine de naufragés ; un troisième canot fut mis à l'eau mais chavira. Une femme, miss Anna Buecker, se cramponna à la quille de ce canot ; elle y resta attachée pendant cinq heures, et fut ensuite recueillie par notre bateau.

"Je lançai mon enfant dans un de ces canots, m'y élançai après lui et criai à ma femme de me suivre. Je m'étais en tombant cassé la jambe. Ce fut alors qu'on appela les femmes et les enfants à tribord ; ma femme s'y rendit ; on repassa mon enfant sur l'*Elbe* ; je ne les ai pas revus.

"Notre bateau fut en même temps poussé au large et nous fûmes sauvés. Le transatlantique coula aussitôt après.

"Je ne crois pas que les passagers d'entrepont aient été avertis de l'accident, car le nombre des personnes que je vis sur le pont n'était pas très grand."

* * *

M. John Verera, un passager américain, s'exprime en ces termes :

"Comme j'attendais mon tour d'entrer dans un bateau, les femmes et les enfants devant passer d'abord, quelques hommes se jetèrent sur moi et cherchèrent à m'arracher ma ceinture de sauvetage. Je parvins cependant à les repousser. Quand le tour des hommes arriva, je me jetai du pont dans un bateau. Un des individus qui s'y trouvaient voulut me jeter à la mer, mais je me cramponnai à lui et l'en empêchai."

Les seuls détails sur lesquels ne concordent pas absolument les récits des passagers survivants sont relatifs au nombre des chaloupes mises à l'eau, qui varie de huit à deux ou trois. Mais leurs versions sont les mêmes quant aux faits généraux :

"La confusion à bord fut d'autant plus grande que le désastre eut lieu soudainement. Le navire abordeur ne fut aperçu que lorsqu'il fut trop tard pour faire virer de bord le transatlantique.

"Celui-ci avait un trou béant dans le flanc, près de la chaudière, et l'eau envahit aussitôt la chambre des machines, puis la plus grande partie du navire. Vingt minutes à peine s'écoulèrent entre la collision et la disparition du transatlantique.

"Quant à la seule chaloupe qui ne sombra pas, elle resta à la merci des vagues et des vents pendant cinq heures. A plusieurs reprises, ceux qui s'y étaient réfugiés tentèrent d'appeler sur eux l'attention des navires qui passaient, mais leurs signaux de détresse n'en furent pas aperçus. Leurs souffrances étaient horribles, car, ayant été réveillés pendant qu'il faisait nuit, ils n'avaient pas eu le temps de se vêtir.

"A onze heures, le *Wild-Flower* les aperçut et les prit à son bord où tous les soins possibles leur furent prodigués. Ils arrivèrent à Lowestoft à cinq heures et demie du soir, dans un état déplorable."

D'après la liste du bureau Veritas, l'*Elbe*, capitaine de Gassel, était un vaisseau en fer construit à Glasgow en 1882, chez les armateurs Elder & Cie, pour le Norddeutscher Lloyd. Il avait 400 pieds en longueur et jaugeait 4.510 tonneaux ; il portait quatre mâts et était aménagé de manière à pouvoir loger 190 passagers de première, 120 de seconde, 1.000 de pont et un équipage de 170 hommes. Les salons étaient très luxueux.

C'est le vapeur anglais *Crathie* qui a coulé l'*Elbe*.

REVOLUTION MUSICALE

UNE HEUREUSE INNOVATION

La Société Artistique de Montréal entre dans la période d'activité pratique.

Depuis trois mois qu'elle existe, elle a trouvé le moyen de réaliser virtuellement le plan qui avait motivé sa fondation.

Son objectif est la création d'un Conservatoire de Musique, public et gratuit. L'ouverture de ce Conservatoire n'est plus qu'une question, nous ne dirons pas de temps, mais de semaines.

Tout est prêt à fonctionner ; les éléments principaux, c'est-à-dire les professeurs sont choisis et engagés. Pour donner une idée de ce que sera l'enseignement musical dans ce conservatoire, nous citerons les noms de quatre professeurs bien connus dont le concours est assuré. Ce sont : M. O. Martel, professeur de Violon ; M. C. Labelle, professeur de Solfège ; M. Letondal, professeur de piano, et M. Fortier, professeur de chant.

Des maîtres pour les autres branches de l'enseignement musical, vocal et instrumental, sont également retenus ; nous en publions la liste complète sous peu.

Les personnes des deux sexes qui voudraient suivre les cours de ce conservatoire, sont priées d'adresser une demande écrite au directeur de la Société Artistique dont le bureau provisoire est situé au No 1866 rue Ste-Catherine.

Indépendamment des cours gratuits donnés aux élèves agrégés, la Société Artistique se propose d'offrir au public des concerts périodiques et gratuits qui seront exécutés, dans la salle de spectacle du Monument National, par les élèves les plus distingués du conservatoire.

Le premier de ces concerts, qui aura lieu le lundi 18 mars courant, promet d'être un événement artistique. Les professeurs les mieux réputés de Montréal y produiront leurs meilleurs élèves.

Ces concerts, qui seront donnés périodiquement, permettront aux connaisseurs et aux amateurs de se rendre compte et des progrès des élèves et de l'excellence des méthodes employées.

Comme nous ne pouvons pas entrer aujourd'hui dans les détails du fonctionnement de cette précieuse institution, nous nous bornerons à dire qu'un concours de mérite sera établi entre les aspirants élèves du Conservatoire et qu'une sélection judicieuse en rapport avec le nombre d'admissions possibles réglera le sort des élus.

Dans la suite, les élèves du Conservatoire feront presque tous les frais des concerts publics.

Nous reparlerons de cette intéressante et heureuse innovation.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de FEVRIER, qui a eu lieu samedi, le 2 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	37 760	...	\$50.00
2e	No	39 117	...	25 00
3e	No	28,809	...	15 00
4e	No	9,567	...	10 00
5e	No	29,328	...	5 00
6e	No	38,314	...	4 00
7e	No	7 913	...	3 00
8e	No	9,208	...	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

121	4,974	13,366	20,953	28,320	33 830
470	4,993	13,598	21,187	29,173	34,561
700	5,347	14,644	21,456	30,246	34 623
701	6,235	14,852	22 302	30,575	34,732
1,243	7,569	15,228	22,651	30,729	35,318
1,432	8,117	15 857	22 965	31,197	35,824
1 743	9 504	16,514	23,214	31,322	36,125
1,925	10 280	17,260	23,729	31,733	36 351
2 110	10,704	17,325	24,891	31,891	37,124
2,497	11,364	18 330	24,973	32,130	37,429
3,175	11 625	19,704	25,431	32 524	38 241
3 318	12,197	20,549	25,743	32,851	38,425
4,120	12 352	20,603	26,347	33,121	39,718
4,325	12 870	20,780	27,185	33,452	39 923
4,546	13 121				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Je parais entre deux soleils,
Et sur le corail, et l'ivoire :
Mon élévation nuit souvent à ma gloire :
Le vin me fait présent de rubis trop vermeils,
On reconnaît à ma figure
Le principe de la nature,
Je suis un signe décevant.

Je me nourris d'œillettes, de pastilles, de roses,
Je me crois si fin, si savant,
Que je veux que mon sentiment
Décide bien des choses.

**SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS
LE NO 565**

Charade.—Le mot est : Mi-graine.

ONT DEVINE :

Anthime Archambault, St Antoine de Verchère ; Oswald Mayrand, Contrecoeur ; J. B.-A. Langlois, Montmagny ; Adélaïde Camirand, Lac Mégantic ; Mme J. B. Magnan, Mlle Gabrielle Belleau, Pointe-aux-Trembles (Portneuf) ; Mme A. E. Jacques, St-Téléphore de Soulanges ; Mlle Aurore Dufresne, Trois-Rivières ; Eugénie Robert Saint-Hyacinthe ; J. A. Langlois, Mlle N. Dumont, A. A. Aubert, Mlle S. E. Lamontagne, Québec ; Mlle Eva Gingras, Valleyfield ; Frédéric Corbeil, J. Martel, Mlle B. Granger, Mlle Graziella Laurier, E. J. Ducharme, Mlle C. Bellefeuille, Geo. F., Montréal ; Eusèbe Lafrance, Lachine ; A. Dorion, Longueuil ; C. E. Notet, Québec ; Mlle R. Simard, Sainte-Anne de Beauport ; Mme Jules Larose, Eugir-dor Regnault, Montréal ; Marie-Flore Lambert, L. R. Gervais, Bernadette Hébert, Québec ; Jos. G. Larivière, Mainville ; Hercule Hogue, Mile-End.

AUX INTÉRESSÉS

Toutes les personnes qui ont ordonné des photographies chez MM. Laprés & Lavergne voudront bien avoir la bonté d'attendre, pour les réclamer, que les réparations de l'incendie soient terminées.

Nos registres et nos clichés n'ont subi aucun dommage, il n'y a que le salon de pose d'incendie.

Aussitôt les dégâts réparés, nous en donnons avis par la voie des journaux.

Vos tout dévoués,
LAPRÉS & LAVERGNE.

— Cette semaine, on joue le *Bandit King* au Théâtre Royal, et c'est le fameux acteur de mélodrame, James-H. Wallick, qui tient le rôle principal. C'est dans la personification de Joe Howard, qui monte le fameux cheval Raider, qu'il sauve une jeune fille des rapides, qu'il se bat en duel avec un conteau devant son auditoire enthousiasmé. La troupe qui accompagne M. Wallick est très forte et comprend des artistes de renom.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL



**Résultat d'un
Rhume Négligé.**

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager,
Guéris en prenant

**Le Pectoral-Cerise
d'AYER**

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu ; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

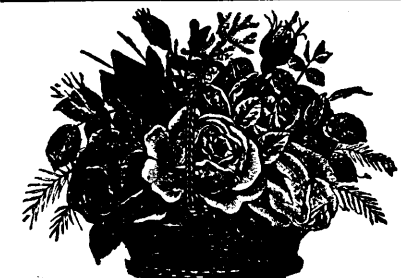
OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 4 mars.
Lundi—*L'Étincelle*, comédie en un acte, et *La Papillon*, comédie en 3 actes de Sardou.
Mardi, Vendredi et Samedi—*L'abbé Constantin*, comédie en 3 actes.
Mercredi soir et Samedi en matinée — *Le Cendro de M. Poirier*, comédie en 3 actes.
Jeudi (soirée de gala) — *Durand et Durand*, comédie en 3 actes.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637 rue Notre-Dame, chez Nordheimer, 213, rue St-Jacques, chez Sheppard, 2274, rue St-Catherine, chez Featherston, Queen's block, et au théâtre.



L. H. GOULET
FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité. Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets fais sur commande.

1911 Ste-Catherine
TÉLÉPHONE BELL 6931

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216.

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " " "	400.00
1 " " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

**TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT**

Le **TONIQUE** le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA
SUC DE VIAND
PROSPHATE de CHAUX**

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre **Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

VOLUMES GRATIS

La Magueur, par X. de Montépin ; *La méditation d'un père*, par E. Richebourg ; *L'enfant mystérieux*, en deux volumes, par le Dr V. E. Dick ; *Amour et haïne, l'engeance fatale*, par L. C. W. Dorion. Pour plus de détails achetez *Trahison vaincue par l'amour*, grand roman historique par Jules Mary.

L'épopée de la révolution française offre aux grands écrivains contemporains, une source féconde d'épisodes émouvants, d'héroïsmes obscurs, d'exemples de grandeur d'âme, que n'ont pas été égalés à aucune autre époque.

Jules Mary, l'écrivain si justement aimé des lecteurs, est certainement celui qui nous présente les incidents de cette période avec le plus d'intérêt. On ne pouvait pas trouver un sujet plus captivant et il a pleinement réussi dans *Trahison vaincue par l'amour*.

Dès le commencement du livre on est intéressé, et cet intérêt va grandissant jusqu'au dénouement où l'auteur dans une de ses plus belles pages, nous fait assister à un tableau d'une grande beauté. On voit l'héroïne du drame se multiplier pour sauver le fils de sa bienfaitrice. Elle l'aime sans espoir. Elle se dévoue, court les plus grands dangers et, finalement, pour sauver sa vie, fait le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire. Heureusement la Providence veille sur elle et, au moment où tout semblait perdu, elle atteint le bonheur à la satisfaction de tous les personnages du drame.

Trahison vaincue par l'amour est en vente dans toutes les librairies et dépôts de journaux pour 10 centins. Si votre libraire ne l'a pas, envoyez-nous 10 centins et vous recevrez le livre par retour de la malle.

Leprohon et Leprohon, éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises, 25, rue St-Gabriel, Montréal. Agent pour Québec, J. A. Legaré, 51, boulevard Langelier.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications ; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations ; abonnement : \$6.4c par an, 9, rue François Ier, Paris France.



**PANACEE
DU PERE LAFITAU**

MISSIONNAIRE AU SAULT
ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

ACADÉMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Mes enfants, mes braves enfants, je vais tenter l'impossible et la tentative est bien hasardeuse, le succès bien incertain. Ne vous dissimulez pas que le comte, votre cher maître, est en danger de mort ! Combien de temps réussirai-je à prolonger son existence, je l'ignore, mais j'emploierai toutes les ressources de la science pour retarder le moment fatal, le dénouement certain, et malheureusement trop proche. . . . Il importe donc, Raymond, que vous vous hâtiez, il importe que vous réalisiez des prodiges de vitesse et, si rapide que soit le voyage, qui sait si à votre retour vous ne trouverez pas le château de Fenestranges en deuil ! . . .

—A ! monsieur le docteur, s'écria le garde-chasse, faites tout pour gagner du temps. . . . Je vous demande seulement dix jours. . . .
—Je ne puis répondre de rien.

Les deux serviteurs sanglotaient.

Le médecin prépara vivement une potion, et les trois hommes, ces trois vivantes incarnations de l'affection et du dévouement, rentrèrent dans la chambre du paralytique.

Les yeux de M. d'Areynes étaient toujours fermés. Une respiration sifflante s'échappait de ses lèvres.

Raymond descendit sans bruit et gagna la pièce du rez-de-chaussée où l'officier d'état-major prussien continuait à délirer.

Le domestique chargé de veiller sur lui sommeillait dans un fauteuil.

—Va déjeuner, Jean, lui dit le garde-chasse, je te remplacerai momentanément. . . . Quand tu auras fini tu reviendras ici prendre ta surveillance. . . .

—Je vais me dépêcher, monsieur Raymond. . . .

Et le valet sortit.

Une fois seul avec le blessé qui—nous le répétons—délirait plus que jamais—Raymond jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

Sur une chaise longue on voyait l'uniforme du lieutenant tout souillé de poussière et maculé de sang.

Sa coiffure et ses armes se trouvaient sur un autre meuble, pêle-mêle, en désordre.

Le garde-chasse prit les effets militaires un à un et les examina minutieusement.

Ils semblaient à sa taille.

Raymond palpa les doublures et fouilla les poches.

L'une de celles du pantalon contenait une bourse à mailles d'argent, un couteau à plusieurs lames et un trousseau de clefs.

L'ancien colporteur vida la bourse dans le creux de sa main.

Elle renfermait une somme de cinq à six cents francs, tant en pièces d'or françaises qu'en monnaies d'or et d'argent allemandes.

Après examen il remit l'argent dans la bourse et la réintégra, ainsi que les clefs et le couteau, dans la poche du pantalon ; puis il fouilla la tunique.

Outre une carte de France et divers papiers il y trouva une enveloppe fermée, sur laquelle se lisaient ces mots en allemand :

SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

Raymond Schloss poussa une exclamation de joie.

—Voici ce qui sera mon passeport ! murmura-t-il ensuite, et il remit tout en place.

Ceci fait, il vint s'asseoir auprès du blessé, et, appuyant son coude sur le bras du fauteuil et son front sur sa main, il s'absorba dans une méditation profonde.

L'entrée du docteur Pertuiset l'arracha tout à coup à ses réflexions.

Le délire de l'officier devenait effrayant.

Il poussait tantôt des cris farouches, tantôt des gémissements sourds.

Ses membres se tordaient, agités de mouvements convulsifs. Sa tête roulait sans relâche sur les oreillers. Son visage contracté exprimait tout à la fois la souffrance et la colère. Ses yeux injectés de sang paraissaient prêts à sortir de leurs orbites.

Après un seul coup d'œil jeté sur le blessé, le docteur dit à Raymond :

—Cet homme est perdu !

Une lueur vive brilla dans le regard du garde-chasse.

—Sans ressources ? demanda-t-il.

—Oui, sans ressources.

—Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

—Vingt-quatre heures, tout au plus. . . .

—Quand il sera mort, que ferez-vous ?

—Je ferai prévenir le chef du détachement cantonné à Fenestranges. . . .

—Ah ! murmura Raymond soucieux. Et que se passera-t-il alors ?

—Le corps sera inhumé au cimetière du village, par les soins de l'autorité militaire allemande, après les formalités administratives de rigueur.

—Et croyez-vous, monsieur le docteur, qu'on réclamera son uniforme et ses armes ?

—C'est plus que probable, cela me paraît même certain. . . . A quel propos cette question ?

—A ce propos que l'uniforme et les armes auront disparu.

—Disparu ! répéta le médecin surpris.

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que j'en ai besoin pour traverser les lignes prussiennes. . . .

Pertuiset regarda avec une sorte d'admiration l'ancien colporteur.

Il lui prit les mains.

—J'ai compris ! dit-il ensuite. C'est une idée admirable que vous avez eue là !

—Ainsi vous la trouvez bonne et vous croyez qu'elle réussira ?

—Je le crois fermement et je suis convaincu que vous arriverez au but sous la garde et avec la protection de Dieu ! . . .

—Mais comment expliquerez-vous, monsieur le docteur, la disparition des vêtements et des armes ?

—Je n'en sais rien. . . . Dieu vous a inspiré. . . . il m'inspirera peut-être. . . .

Raymond Schloss, le garde général du comte Emmanuel d'Areynes—car il avait plusieurs gardes-chasse sous ses ordres—était, nous l'avons dit, un homme de quarante ans, dans toute la forme virile de cet âge.

Né à Fenestranges même, il ne s'était pas un seul instant éloigné du village jusqu'à sa dix-septième année.

Fils de braves paysans, fermiers du comte, comme eux il travaillait la terre, mais cela lui plaisait médiocrement, ou plutôt pas du tout.

Intelligent, actif, il désirait une autre existence, plus mouvementée, plus aventureuse, laissant une place à l'imprévu.

Il voulait voir du pays.

Vers dix-huit ans, il se sentit, comme tant d'autres de ses compatriotes, une vive sympathie pour le métier de colporteur.

Ayant sur les épaules une balle bien garnie d'une pacotille sérieuse, composée d'étoffes, d'objets de mercerie et de menus bibelots de toutes sortes, il partit pour entreprendre son premier voyage à travers la France que son père lui avait appris à aimer de toute son âme.

A vingt et un ans, Raymond revint au pays pour la conscription, tira un bon numéro qui l'exemptait du service militaire et reprit sa balle et ses voyages.

A trente ans, il fut rappelé à Fenestranges pour recueillir le maigre héritage de ses parents morts l'un après l'autre à quelques jours de distance.

La fièvre de mouvement du jeune homme était épuisée, il entrevoyait sans frayeur une existence plus calme.

Il plut au comte d'Areynes qui lui proposa un poste de garde-chasse.

Vivre au grand air, dans les bois, un fusil sur l'épaule, rien ne pouvait mieux convenir à Raymond. Naturellement il accepta avec enthousiasme.

Les forêts dépendant du domaine de Fenestranges étaient vastes, et personne ne les connaissait mieux que Raymond Schloss qui dès son enfance les avait parcourues jour et nuit dans tous les sens, tendant des collets pour les lapins, posant des gluaux pour les oiseaux.

Trois ans après son entrée en fonctions, M. d'Areynes enchanté de la manière dont il s'acquittait de son service le nomma garde général.

Le comte aimait Schloss à cause de son énergie, de sa droiture et de son amour pour la France.

Raymond adorait son maître jusqu'à risquer sa vie pour lui sans l'ombre d'une hésitation.

Il en donnait la preuve en se préparant à traverser l'armée allemande au milieu de périls sans nombre, pour aller à Paris prévenir l'abbé d'Areynes, le neveu du comte, que son oncle voulait le voir avant de mourir.

V

Huit heures du soir venaient de sonner.

Le ciel sans lune et couvert de nuages rendait la nuit très profonde.

Une petite porte pratiquée dans la haute muraille d'enceinte, et mettant le parc en communication avec les bois dépendant du château de Fenestrangès, fut ouverte sans bruit depuis l'intérieur.

Un homme portant l'uniforme d'officier d'état-major prussienne, et conduisant par la bride un cheval harnaché militairement, sortit par cette porte qu'il referma derrière lui, et s'engagea avec des précautions infinies dans un sentier couvert.

Les sabots du cheval avaient été enveloppés d'étoupes maintenues par des bandes, amortissant le bruit des fers sur le terrain pierreux du sentier.

Au moindre bruit—et Dieu sait si, la nuit, les bruits de toute nature sont fréquents dans les bois, branche sèche qui tombe, hibou qui s'envole, chevreuil allant boire à quelque mare—l'homme s'arrêtait, se penchait vers le sol pour mieux prêter l'oreille, puis reprenait sa marche au milieu des feuilles mortes qui déjà jonchaient la sente par endroits et frémissaient sous ses pas et sous ceux de sa monture.

Il avança ainsi lentement près de deux heures.

Parvenu au bas des coteaux dont il venait de suivre les sinuosités boisées, il s'arrêta.

En face de lui s'étendait une plaine interminable.

Les regards du voyageur nocturne interrogèrent les ténèbres épaisses.

Au loin, des lumières disséminées trouaient ces ténèbres, comme des étoiles entourées de brume.

C'étaient les feux de bivouac des masses de l'arrière-garde de l'armée d'invasion campant autour des villages occupés.

Le voyageur réfléchit pendant quelques secondes, puis il étendit le bras vers sa gauche.

—Nancy est là, murmura-t-il. Dans une heure j'aurai gagné la grande route. . . . Voilà le chemin qu'il faut suivre.

Après ce court monologue il débarrassa les sabots de son cheval des étoupes et des linges qui les enveloppaient, puis, se mettant en selle avec une aisance de cavalier émérite, il lança sa monture au grand trot.

Cette monture était une bête de race et bien dressée. Elle détailla d'une allure superbe, martelant sans bruit le sol, non plus pierreux maintenant, mais humide et élastique.

Une sorte de brume fine, un véritable brouillard dissous, commençait à tomber.

Le cheval marchait ainsi depuis trois quarts d'heure environ, quand il fut arrêté brusquement par son cavalier.

La voix, rauque et gutturale d'une sentinelle invisible, venait de faire entendre le : Qui vive ? tudesque :

—*Werda i*

—Service de l'état-major. . . . répondit en allemand le cavalier.

—Avancez à l'ordre !

En même temps un capitaine prussien, suivi d'un détachement d'arme au bras, sortit d'un bouquet de bois bordant la route et s'avança vers le nouveau venu.

Celui-ci avait rapidement tiré de la poche de sa tunique entr'ouverte une large enveloppe scellée d'un large cachet de cire rouge et il la présentait au chef de la petite troupe qui lui barrait le chemin.

—Service de l'état-Major. . . . répéta-t-il, et il ajouta : Pour le général Von der Thann.

—De la lumière ! commanda le chef.

Un sergent-major, tenant à la main une lanterne sourde à réflecteur dont il fit jouer le ressort, vint éclairer son chef.

Celui-ci examina l'enveloppe que l'officier d'état-major lui présentait, sans cependant s'en dessaisir.

L'examen parut le satisfaire.

—Où allez-vous, lieutenant ? demanda-t-il.

—Où je trouverai les avant-postes. . . .

—Près de Nancy, alors. . . .

—Oui, à une lieue de Nancy environ, si je suis bien renseigné. . . .

—Vous êtes bien renseigné, lieutenant, mais vous n'êtes pas dans la bonne route. . . . Appuyez à droite, par le chemin vicinal dont voici l'amorce. . . . Il n'y a en ce moment que nos uhlans sur la route impériale de Nancy, longeant la voie ferrée.

—Merci, capitaine. . . .

Et l'officier d'état-major éperonnant son cheval s'engagea au galop dans le chemin vicinal qu'on venait de lui indiquer.

Il ne le suivit d'ailleurs pas longtemps.

Après avoir parcouru environ deux cents mètres, et se trouvant couvert par une épaisse houblonnière formant rideau, il obliqua sur la gauche afin de rejoindre la grande route qu'il avait dû quitter.

A peine venait-il de l'atteindre qu'il s'arrêta de nouveau.

—*Werda !* criait une sentinelle devant lui.

Et pour la seconde fois, il fut obligé de répondre aux questions d'un officier de uhlans qui, après l'examen de l'enveloppe et l'échange de quelques mots, lui livra passage.

Au petit jour le mystérieux cavalier, grâce aux chemins détournés suivis par lui, avait dépassé les avant-postes de l'armée allemande.

Il se trouvait alors à une heure de marche de l'antique capitale des Ducs de Lorraine.

Arrivé là il mit pied à terre, déboucha prestement un portemanteau placé sur les arçons de sa selle et en tira un vêtement complet de paysan lorrain.

Un fourré de ronces et d'épines lui servit de cabinet de toilette pour échanger ce costume contre l'uniforme qu'il portait et dont il avait retiré la bourse et les papiers que contenaient les poches.

Ceci fait, il enfouit l'uniforme et les armes dans la vase épaisse d'un fossé.

Le lieutenant d'état-major d'Angélics était redevenu Raymond Schloss, garde général du comte Emmanuel d'Areynes.

L'ancien colporteur venait d'accomplir avec autant de sang-froid que de courage et de bonheur la première partie de sa périlleuse entreprise.

Laissant aller en liberté le cheval prussien au milieu de la campagne déserte, il se dirigea vers Nancy, non par la grande route, mais par des sentiers à peine tracés.

La défaite de nos armées, la captivité de l'empereur, la marche rapide des forces allemandes sur Paris étaient déjà connues dans la ville consternée, ville ouverte dont l'ennemi prendrait possession le lendemain.

Cependant la ligne du chemin de fer à partir de Nancy n'était pas encore coupée.

Raymond s'embarqua le soir même dans le dernier train qui, partant de Nancy, se dirigeait vers Paris.

Ce train était bondé de gens affolés, la tête perdue, abandonnant leur pays, leur foyer, ne pensant pas même à essayer une résistance qui leur semblait impossible, et allant chercher un refuge dans la capitale dont leur présence devait fatalement diminuer les ressources insuffisantes déjà.

Le dimanche 4 septembre au matin, Paris apprenait le coup effroyable qui frappait la France, et une explosion populaire se produisit, ayant pour conséquence ce fait que nous n'avons pas à juger ici, mais que la postérité jugera, une révolution devant l'ennemi.

La déchéance était prononcée, la République était proclamée, on nommait un gouvernement provisoire. Le soir, les boulevards encombrés de monde offraient un spectacle étrange, curieux, effrayant. Les masses enfiévrées manifestaient avec une sorte de délire sauvage où la Commune se trouvait en germe.

Le lendemain le spectacle changea.

La fièvre ne s'était point calmée, mais elle ne produisait plus le même délire, la même névrose, elle prenait une allure patriotique.

On envisageait avec un sang-froid relatif le danger créé par la défaite.

On songeait à préparer la défense de Paris.

Les Allemands s'avançaient.

Il fallait faire en sorte qu'ils vinsent briser leurs masses contre d'insurmontables obstacles.

On vit alors de vieux professeurs et des *rouds-de-cuir* en retraite brouettant de la terre aux fortifications.

On vit des *cocodès* et des *petits crevés* (c'est ainsi qu'on appelait alors les *gigolos* d'aujourd'hui) endosser avec entrain des vareuses trop larges pour leurs membres grêles, et faire l'exercice avec des fusils trop lourds pour leurs bras débiles.

Les femmes organisaient les ambulances, faisaient de la charpie ou roulaient des cartouches.

On entassait le blé dans les greniers de la ville.

Les squares, les jardins publics se trouvaient transformés en parcs à bestiaux.

Les gueules de bronze des canons s'allongèrent sur les remparts, et des ponts levis, construits à la hâte, fermèrent les entrées des fortifications.

De temps à autre, au loin, une formidable détonation rententissait, ébranlant les vitres.

C'était un pont qu'on faisait sauter dans les environs de Paris.

La grande capitale n'était plus désormais qu'un vaste camp tranché.

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—Mes amis, leur disait-il, le phénomène que nous venons d'admirer est beaucoup moins rare que vous ne le croyez ; j'ai visité en Amérique la fameuse caverne de Montinouth et les curieuses gorges du Colorado ; en Autriche, les immenses souterrains des Alpes styriennes ; c'est tout un monde dont on n'avait pas idée il y a trente ans.

Mais on s'adonne plus que jamais à la science, à toutes les recherches scientifiques, et l'avenir nous réserve encore de grandes surprises. Je suis sûr que dans les Alpes françaises, et aussi dans les Pyrénées, que l'on croit bien connaître, on ferait d'étonnantes découvertes.

Une belle ardeur s'empara des jeunes ingénieurs.

—Si nous y allions ! s'écrièrent-ils.

—Ces régions ne sont pas comprises dans notre mission ; mais nous ne pouvons quitter ce pays sans avoir visité Montpellier-le-Vieux, appelé aussi la Cité du Diable, dont nous ne sommes qu'à quelques lieues.

—D'où vient ce nom de Cité du Diable ? demanda Lucien Delteil.

—Il s'explique assez naturellement : à une époque qu'il est impossible de déterminer, une convulsion du globe bouleversa cette région ; les eaux, dans une poussée formidable, enlevèrent les terres, toutes les matières friables, et ne laissèrent debout que les pierres, qui, dans leur ensemble, présentent l'aspect d'une ville maudite, dont les habitants auraient été exterminés par le feu du ciel.

Les peu nombreuses populations du pays s'éloignent avec effroi de ce lieu qu'ils appellent la Cité du Diable, et par opposition sans doute, au chef-lieu du département de l'Hérault, qui était pour les habitants de la contrée le type de la grande ville, ils donnèrent aussi le nom de Montpellier-le-Vieux à cet amas de ruines.

Dans leurs terreurs superstitieuses, ils évitaient si bien de parler de la Cité du Diable que l'existence de ces ruines n'a été connue qu'en 1883.

Après avoir admiré le village de saint-Véran, dont les maisons sont curieusement mêlées au chaos des rochers et aux ruines de vieilles tours féodales, nos touristes s'arrêtèrent au bord du torrent Bramabiau (beuglement de taureau) qui, après s'être frayé une route souterraine, jaillit à travers les rochers en flots écumeux.

Ils avaient devant eux, comme fond de tableau, les hautes cimes du mont Lozère et du mont Aigual, ces géants des Cévennes.

Enfin, tous près de la Dourbie, affluent du Tarn, ils se trouvèrent en présence de la Cité du Diable.

« A douze ou quinze kilomètres de Millau, dit M. Martel, un des explorateurs de la région, Montpellier-le-Vieux est une ville en ruines, mais une ville de rochers, construite par la nature et dégradée par les érosions. Cette cité aux monuments colossaux, suspendue au causse Noir, à quatre cents mètres au-dessus de la Dourbie, sur les remparts de Doloire, en tout semblables à ceux qui encaissent les vallées de la région des causses, couvre, avec ses dépendances, une surface d'environ mille hectares et ressemble de loin à la capitale détruite d'un peuple de géants.

« On se fera une idée de son aspect général si l'on imagine la triple combinaison de la forêt de Fontainebleau, avec ses pins et ses caprices rocheux, de la Suisse saxonne, avec ses arbres et ses piliers de grès, et des falaises cachoises avec leurs murs blancs et leurs ogives immenses.

« Absolument indescriptible est cette Pompéïa cyclopéenne toute sillonnée de rues, de carrefours, creusée de cirques, remplie d'obélisques et d'ares de triomphe. »

La nature, en ses merveilleux caprices, offre à Montpellier-le-Vieux, dans des proportions gigantesques, l'image de monuments créés par la main des hommes.

On y trouve une enceinte fortifiée, une citadelle, une cathédrale, un cirque qu'il serait facile de transformer en salle de spectacle, des rues et des ruelles où le voyageur qui n'est pas accompagné d'un guide peut facilement s'égarer.

C'est ce qui arriva à Lucien Delteil.

Souvent ses amis le plaisantaient sur ses distractions. C'est que, en effet, ses recherches et ses travaux scientifiques étaient troublés par d'autres préoccupations. Il se transportait par la pensée dans l'hôtel de la rue Boulainvilliers et surtout dans le petit appartement de la rue Godot-de-Mauroi, dans cette chambre où travaillait la jolie dentellière et dont le seul luxe était des bouquets de fleurs naturelles dans des vases.

Constamment il avait sous les yeux la ravissante image d'Emilienne et il se demandait :

—Que fait-elle en ce moment ? Pense-t-elle à moi comme je pense à elle ?

La dernière lettre de Mme Villarceau lui disait d'avoir toujours bon espoir, mais ne fixait pas encore l'époque où il pourrait revenir à Paris. Il trouvait long son exil.

Nos explorateurs avaient passé la journée dans la cité du Diable. Lucien avait l'esprit disposé à la rêverie et ne prêtait qu'une attention distraite aux explications de M. Frémigny, qui démontrait comment s'était opérée, à une époque qu'il cherchait à préciser, la convulsion terrestre dont ils avaient sous les yeux les prodigieux effets.

La petite caravane s'étant engagée dans une galerie resserrée entre de gigantesques rochers, qui avaient l'air de spectres d'un passé préhistorique, Lucien s'oublia dans un angle du cirque des Rouquettes, une des merveilles de la cité du Diable.

Quand il s'aperçut que la nuit allait le surprendre, il voulut rejoindre ses compagnons ; il les chercha et ne les retrouva point. Puis, la nuit étant venue, il se trouva perdu au milieu des rochers, et sans une torche pour se diriger dans ce labyrinthe.

Il n'avait qu'une chose à faire : chercher un endroit aussi commode que possible et s'y étendre pour se reposer et attendre le jour.

Il était accablé de fatigue ; malgré la fraîcheur de la nuit, il s'endormit enveloppé dans son manteau. Et il eut un rêve. Oh ! le rêve délicieux !

Il était dans une église, à côté d'Emilienne en toilette de mariée ; tous deux étaient debout, très émus, devant le prêtre qui bénissait leur union. Aux sons bruyants des orgues se mêlaient des chants et des cantiques ; il lui semblaient que c'étaient des voix d'anges qui chantaient.

Quand il se réveilla, la nuit était toujours épaisse et silencieuse. Mais aux premières lueurs du jour, il entendit les cris de ses compagnons qui le cherchaient et l'appelaient.

Alors, dirigé par les appels réitérés, Lucien ne tarda pas à rejoindre ses amis, qui avaient passé la nuit dans de mortelles inquiétudes.

On quitta la cité du Diable pour rentrer à l'auberge du village où la mission avait trouvé l'hospitalité.

Deux lettres y attendaient Lucien.

L'une était de Mme Villarceau, l'autre de son ami Paul Lebrun.

XV.—DEUX LETTRES

Voici la lettre de Mme Villarceau :

« Mon cher enfant,

« Prends encore patience pendant quelque temps ; j'ai toujours le ferme espoir de réussir ; mais je suis prudente et je sens que je ne dois pas être trop pressée.

« Tu connais l'affection de ton père et de ta mère ; ils sont fiers de toi et nous comprenons tous deux qu'ils rêvent pour leur fils un mariage brillant et riche. Mais s'ils ont des projets qui soient en opposition avec tes vœux et les miens, ils les sacrifieront, n'en doutons pas un instant, au désir de te voir heureux.

« Toutefois, pour ne pas compromettre le succès, je tiens à saisir l'occasion favorable de faire entendre ma voix, et je persiste à penser qu'il vaudrait mieux que j'agisse seule et que la présence du client pourrait gêner l'éloquence de l'avocat. Sans faire tort à ton intelligence, je crois que je m'entends un peu mieux que toi en diplomatie. Je te le dis encore, compte sur moi et attends avec confiance.

« Il me semble que je t'entends t'écrier, en lisant ma lettre :— « Déjà une page d'écriture, et ma grand-mère ne m'a pas encore parlé d'Emilienne ! »

« T'interdisant de lui écrire, je me suis engagée à la voir souvent ; tu sais que je tiens ma parole, puisque ce n'est guère que d'elle dont je te parle dans toutes mes lettres.

« Je ne puis comprendre comment elle joint à une si grande ardeur d'affection tant de réserve et de candeur ; c'est une flamme qu'elle contient en elle-même. Cependant, quand je lui parle des éloges que font de toi tes chefs et de la haute opinion qu'on a au Ministère de ton talent, tes capacités, je la vois toute rayonnante, et ses yeux sem-

blent me dire : — « Comme je suis heureuse de vous entendre ! Jamais on ne dira assez de bien de Lucien ! »

« Ces jours derniers, je l'ai trouvée toute soucieuse et je remarquai de la fatigue sur ses traits. Je lui en ai demandé la cause et elle m'a répondu : « J'ai lu un livre où il est question de grottes et de cavernes ; il y a, dit-on, du danger à les visiter ; des personnes y ont trouvé la mort. Pendant toute la nuit j'ai pensé à M. Lucien et je n'ai pas pu dormir. »

« Je l'ai rassurée en lui disant que toi et tes camarades étiez sous la conduite d'un homme expérimenté, qui ne vous laisserait pas faire des imprudences.

— « C'est à cause de moi qu'il est parti, m'a-t-elle dit : si un malheur où seulement un accident lui arrivait, je ne pourrais jamais me consoler. »

« J'ai traité ses folles terreurs sur le ton de la plaisanterie.

— « Oui, M. Lucien reviendra, me répondit-elle ; mais si vous, M. et Mme Delteil êtes privés de sa présence c'est moi qui en suis la cause ; si son père et sa mère savaient cela, ils m'en voudraient.

— « Quand ils sauront cela, mon enfant, ai-je répliqué, ils n'auront pour vous que des paroles de tendresse. »

« Elle eut un doux sourire. Car elle a, comme toi, confiance en moi.

« Ce n'est pas uniquement à cause de toi, mon cher Lucien, que je me fais un devoir impérieux de mener à bonne fin la mission dont je me suis chargée. J'ai donné à Emilienne l'espoir qu'elle serait ta femme, et je ne me pardonnerais pas de lui avoir préparé une déception. C'est une âme vaillante, mais aussi quelle sensitive ! Sous une apparence calme se cache une puissance d'émotion extraordinaire.

« Hier, c'était l'anniversaire de la mort du Dr. Villarceau. De bonne heure, le matin, ton père et ta mère avaient accompli leur pieux pèlerinage au cimetière. J'y suis allée seule dans l'après-midi. Lorsque je suis entrée dans l'allée latérale, qui conduit au monument de mon cher défunt, une jeune fille marchait à une vingtaine de pas devant moi. Je ne la voyais que de dos, et cependant je la reconnus tout de suite ; elle a une démarche qui n'appartient qu'à elle.

« Une femme pauvrement vêtue, tenant un enfant par la main, se rencontra avec Emilienne. C'était sans doute une jeune veuve qui venait de rendre visite à la tombe de son mari ; l'enfant était pâle, maigre, souffreteux. Emilienne échangea quelques paroles avec la mère, qui pleurait, caressa l'enfant, à qui elle donna quelques pièces de menue monnaie.

« C'était l'aumône du pauvre au pauvre ; je ne sais rien de plus touchant.

« Je m'étais dissimulée derrière un monument ; je continuai mon chemin quand Emilienne se fut éloignée, et, arrivée à la tombe de ton grand-père, je vis Emilienne agenouillée. Elle se releva et resta toute pensive devant le monument.

« Une froide bise soufflait à travers les branches de cyprès ; Emilienne ne paraissait pas s'en apercevoir et s'oubliait dans son pieux recueillement.

— « Emilienne, lui dis-je, vous allez prendre du froid, il faut ménager votre santé. »

« Elle rougit comme si je lui eusse reproché une mauvaise action.

« Je repris, après un silence :

— « Ainsi, ma chère enfant, vous n'oubliez pas l'anniversaire de la mort du docteur Villarceau ? Pourtant vous ne l'avez pas connu.

— « C'est vrai, madame, me répondit-elle, mais il était votre mari ; et puis il a été le protecteur de maman Marguerite... Ah ! elle m'a parlé bien souvent du bon docteur, et je n'ai pas oublié qu'elle me disait : — « Ma fille, que le nom du bon docteur soit toujours dans tes prières, il a passé sur la terre en faisant le bien, et sa sollicitude n'a pas cessé de s'étendre sur toi. Le souvenir du bon docteur Villarceau réchauffe le cœur et nous entretient dans l'amour du bien. »

« J'étais profondément émue.

« A mon tour, je me suis recueillie sur la tombe de mon mari. Emilienne était restée près de moi, pendant que Mme Martinet se tenait discrètement à distance.

« Nous sommes sorties ensemble du cimetière. Ma voiture m'attendait à la porte, j'ai voulu qu'elles y montassent avec moi et je les accompagnai jusque chez elles sous prétexte de me reposer un instant mais en réalité pour me procurer le plaisir de continuer mon agréable causerie avec Emilienne. C'est que, en causant avec elle, je découvre toujours quelque trésor nouveau dans cette âme qui me semble faite d'une essence plus pure que les autres.

« La même crainte alarme toujours sa délicatesse ; toujours elle a peur d'être la cause d'un dissentiment entre toi et tes parents. Je fais tout ce que je peux pour la rassurer, mais sans y réussir complètement. Aussi il me tarde, à présent, de mettre fin à ton anxiété et à la sienne.

« Comme je te l'ai écrit, elle vient nous voir de temps à autre ; ses visites font grand plaisir à ta mère, et je constate avec satisfaction que Valentine s'attache de plus en plus à Emilienne.

« En rentrant, j'étais décidée à aborder la grosse question ; mais

ton père est rentré fort tard, et tout de suite après avoir mangé un morceau il s'est retiré dans son cabinet afin de consulter ses livres au sujet d'un malade dont le cas est embarrassant.

« Tu sais que, fidèle aux traditions du docteur Villarceau, ton père considère les fonctions d'un médecin comme un sacerdoce et que sa conscience ne serait pas tranquille s'il n'employait pas pour sauver un malade toutes les ressources que la science et l'expérience mettent à sa disposition.

« Enfin le moment de parler haut et ferme n'est plus éloigné, et en terminant cette longue lettre, mon cher enfant, je te répète encore : « Prends patience et aie bon espoir. »

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Vve VILLARCEAU. »

En achevant sa lecture, Lucien avait de grosses larmes dans les yeux.

Il resta quelques instants pensif, puis murmura :

— « Oui, bonne grand-mère, j'ai confiance, une cause défendue par vous ne peut manquer de triompher.

La lettre de Mme Villarceau et celle de Paul Lebrun étaient arrivées avec un retard de quatre jours, à cause des brusques changements que la mission avait apportés à son itinéraire.

C'est ce que remarqua le jeune ingénieur en examinant les timbres dont les deux enveloppes étaient ouvertes.

Paul Lebrun écrivait à Lucien Delteil :

« Mon cher Lucien,

« Est-ce que tu ne vas pas revenir bientôt ? J'ai hâte d'assister à ton bonheur et je suis non moins patient de te voir témoin du mien. Il viendra, mon ami, il viendra ce jour tant désiré où tu seras l'époux de Mlle Emilienne et moi celui de ma bien-aimée Georgette.

« Décidément, Lucien, le Ciel nous a traités en enfants gâtés.

« Depuis longtemps, je n'avais pas rencontré Mlle Emilienne Lormont.

« Je l'ai revue.

« C'était au parc Monceau, où j'étais allé me promener en compagnie de mon père et de Georgette, Mlle Emilienne s'y trouvait avec sa fidèle Mme Martinet.

« Était-ce le bonheur de se savoir aimée par un homme tel que toi qui communiquait à sa physionomie cette sérénité souriante, que j'ai si souvent admirée sur la figure des anges mis en scène par le génie des grands maîtres de la peinture ?

« Jamais elle ne m'avait paru si belle.

« Après l'avoir saluée, je lui ai présenté ma fiancée. Je dois te le dire, j'étais ébloui de tant de beauté et, par suite, je crois bien, gauche et timide. Cependant, nous étions encouragés par ses douces paroles, la simplicité et l'aménité de ses manières.

« Tu te le rappelles, nous avons exprimé l'espoir qu'une mutuelle affection unirait nos deux fiancées. Eh bien ! mon ami, je crois que cette amitié a devancé nos prévisions. J'ai remarqué que, tout de suite, un courant de sympathie les attirait l'une vers l'autre.

« Elles se sont embrassées, mon ami ; oui, deux fois elles se sont embrassées !

« Après que nous nous fûmes séparés, j'ai interrogé Georgette au sujet de Mlle Emilienne.

— « Oh ! Paul, m'a-t-elle dit, quelle ravissante jeune fille que Mlle Emilienne ! Mais elle a tout pour elle... Ah ! celui qui l'épousera sera bien heureux !... J'ai trouvé en elle une telle perfection que je ne puis me considérer comme son égale ; aussi, je me suis sentie toute fière quand elle m'a embrassée et a exprimé l'espoir que nous nous reverrons.

« Mon cher Lucien, je crois que peu de jeunes filles sont capables de reconnaître la supériorité d'une autre jeune fille sans qu'une ombre de jalousie se mêle à leur admiration. Aussi, avec quel plaisir j'ai entendu Georgette exprimer ses sentiments à l'égard de Mlle Emilienne ! S'il eût été possible, j'en aurais aimé ma fiancée davantage encore.

« Les heures que nous passons ensemble sont toujours trop courtes ; mais j'ai eu la joie d'être avec elle une journée toute entière. Quelle belle et bonne journée !

« Georgette désirait vivement voir Mme Delmas, qui avait été si bonne pour elle à l'époque où, à l'auberge du Faisan Doré, on mettait sa patience à de si cruelles épreuves.

« Nous sommes partis un matin pour Montlhéry avec une cargaison de livres et de jouets à donner aux enfants.

« Je n'essayerai pas de te décrire l'affectueuse réception que nous ont faite ces braves gens. La pauvre Mme Delmas, que la paralysie cloue sur une chaise longue, rayonnait de bonheur et ne se lassait pas de regarder sa chère Georgette devenue une élégante demoiselle.

« Henri et Germaine remplissaient la salle de leur bruyante gaieté ; ils ne pouvaient quitter leur bonne amie Georgette ; ils l'accablaient de baisers.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

NOUVELLE SOIE

Venant d'arriver un magnifique choix de

Nouvelles soies taffetas Unies, nuancées et brochées

Nouvelles soies taffetas Noires, noir riche et brillant

Nouvelles soies rayées POUR BLOUSES

Nouvelles soies brochées POUR BLOUSES

Nouvelles soies nuancées POUR BLOUSES

NOUVELLES BATISTES FRANÇAISES POUR ROBES ET BLOUSES

NOUVELLES MOUSSELINES FRANÇAISES POUR ROBES ET BLOUSES

NOUVEAUX GUILLAUMES DE SOIE POUR ROBES ET BLOUSES

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploi.

CRÈME LA SIMON



Mme ADELINA PATTI dit : "Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gerçures Engèlures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHAILLOU, MONTREAL

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurrol, gérant.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 184, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine Couronne en or

Nouveaux procédés américains pour plomage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annonces dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annonces dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu Annonces dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annonces dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 Février 1895

39,683

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE S^T-LAMBERT

MONTREAL



Lapres & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE AU CRAYON,
PASTEL, ETC. ETC.
TÉLÉPHONE 7283

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6.513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genoues en celluloïde Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essai, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Buildings taken monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.